

FIGARO ILLUSTRÉ



ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & Co, 2, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.

Ayuntamiento de Madrid

JEUNES FILLES

Demandez à LENTHÉRIC ses parfums doux et discrets : la Violette de France, l'Iris, le Lilas, le bouquet de l'Alliance (5 fr.)

JEUNES GENS

Vous qui avez tant à vous plaindre du musc artificiel, demandez à LENTHÉRIC ses parfums de suprême élégance : l'Orkidée, le Foin fané, l'Iris ambré (5 fr.)

DAMES

Vous retrouverez, Mesdames, le parfum naturel des fleurs dans la Violette de France, le Muguet, l'Héliotrope, le Jasmin ambré (5 fr.)

MESSIEURS

Les parfums qui se mélangent le mieux à l'odeur du cigare sont le Parfum russe, Tintoret, Œillet et Orkidée (5 fr.)

Jeunes Filles * Jeunes Gens

Dames * Messieurs

Si vous voulez avoir des parfums naturels qui, comme les fleurs, attirent et que l'on aime à respirer, demandez-les à

LENTHÉRIC

Parfumeur Mondain

245, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS

Vous recevrez gracieusement ses **CONSEILS DE BEAUTÉ** qui vous donneront le moyen de conserver une éternelle jeunesse.

TAILLEUR SPORTIF, pour Hommes, Dames & Enfants

HENRY PETIT

5, boulevard Malesherbes et 34, rue Boissy-d'Anglas — PARIS — (Madeleine)

FOURNISSEUR BREVETÉ DE L'UNION DES YACHTS FRANÇAIS & DES PLUS IMPORTANTES SOCIÉTÉS SPORTIVES D'EUROPE

COSTUMES ET ACCESSOIRES POUR TOUS LES SPORTS :

Équitation, Vélocipédie, Yachting, Canotage, Chasse, Escrime, Jeux, etc., etc.

LA MAISON LA MIEUX ASSORTIE ET VENDANT LE MEILLEUR MARCHÉ DE TOUT PARIS

Envoi — FRANCO — sur demande, du Catalogue illustré.

Brasserie de Saint-Germain-en-Laye

CIRIER-PAVARD & C^{IE}

Fournisseurs de la Compagnie Générale Transatlantique, des Chargeurs Réunis, de la Compagnie Internationale des Wagons-lits et des Grands Express Européens, des Bouillons Duval de Paris, etc.



Bière Bock l'Hectol. 46 fr. Caisse de 25 Bouteilles. 16 fr. Emballage et verres compris.
Bière de Table. l'Hectol. 30 fr. POUR BAINS DE MER ET VILLÉGIATURE

Entrepôts directs

Paris, 160, rue Cardinet.

Rouen, 30, rue du Fardeau.

Versailles, 23, rue de Rémilly.



C^{ie} Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS
La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

FABRIQUE D'EVENTAILS

HTE TEMPLIER

Successeur de la M^{me} V^{ve} BETHMONT
Fondée en 1772

9, Boulevard Saint-Denis, à l'entresol
PARIS

Exposition universelle 1867
Médaille de 1^{re} classe.
LE HAVRE 1868.

ÉVENTAILS FANTAISIE ÉCRANS BREVETÉS
EN TOUS GENRES S. G. D. G.

SPECIALITÉ POUR CORBEILLES DE MARIAGE. — RÉPARATIONS

Ecrans et feuilles préparés pour peindre. — Envoi franco du Catalogue illustré. — Choix d'Éventails adressés sur demande

VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE
Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889

CH. FAY

Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris
ET CHEZ TOUS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875



Pierres
Précieuses
Diamants
Perles
Bijouterie
etc.

EXPERTISES A L'ÉTRANGER

ACHATS
aux prix maximum
PAIEMENTS IMMÉDI.

Spink & Son

ORFÈVRES

17 & 18, Piccadilly, LONDRES.
et 1 & 2, Gracechurch Street, Cornhill
LONDRES (City)

MAISON ÉTABLIE EN 1772
Sous le patronage de S. M. la
Reine d'Angleterre.

LA PATE EPILATOIRE DUSSEY

Détruit les **DUVETS DISGRACIEUX** (Barbe, Moustache, etc.) sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de l'État, l'approbation de hautes Notoriétés du Corps Médical, garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte, pour le menton et les joues; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache, 5 fr. m^{me}). — **LA PILLORE** (pilule) contre l'écoulement des leucorrhées, 20 fr. la boîte. — **DUSSEY**, Inventeur, 1, Rue Jean-Jacques Rousseau, Paris, et PRINCIPAUX COIFFEURS. ses propriétés actives jusqu'à la dernière parcelle, elle est dénuée de toute odeur désagréable et son emploi est des plus faciles. — 20 fr. la boîte.

Papeteries du Marais.

FIGARO ILLUSTRÉ

Septembre 1894

La Cigale et la Fourmi

Sur un Tableau de H. BACON, par ANDRÉ LEMOYNE

Au mois d'août, vers la fin d'une claire vesprée,
L'ombre des grands ormeaux s'allonge dans la prée,
Et le dernier adieu des chauds soleils couchants
D'une lueur de pourpre enveloppe les champs.

On a fait la moisson. — Les gerbes amassées,
Attendant les charrois, sont par ordre entassées...
Là, tombant de fatigue au pied des gerbes d'or,
Lasse d'un long voyage, une femme s'endort ;

Une femme étrangère au pays, mal nippée,
Le corsage entr'ouvert et la jupe fripée,
Qui sans doute a roulé par de nombreux chemins
Où la ronce et l'épine ont déchiré ses mains :

Triste aspect d'un faux luxe et d'une aventurière,
Joueuse de guitare amassant la poussière,
Portant tout son avoir hâtivement noué
Dans un foulard déteint que l'usure a troué.



La maîtresse du champ, la petite fermière,
Revenant au logis, l'aperçoit la première,
S'arrête entre deux seaux d'un bon lait écumant
Et fixe la dormeuse avec étonnement.

Elle est de fins sabots coquettement chaussée,
Sa blonde chevelure en chignon retroussée,
La chemise, la robe et jusqu'au tablier,
Sont d'un style rural, honnête et régulier.

« J'espère, a-t-elle dit, que cette créature
S'en ira loin d'ici pour quêter sa pâture,
Sans boire de mon lait, ou manger de mon fruit,
Et doit trouver ailleurs un gîte pour la nuit! »

ANDRÉ LEMOYNE.



SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Abandonnée, par J.-C. BOQUET.

Chiens et Chats, par JOSEPH BAIL.

La Cigale et la Fourmi, tableau de HENRY BACON,
poésie de ANDRÉ LEMOYNE.

La Vie artistique : Au pays des pagons et des naufrageurs ;
la tombe de la Sirène ; la légende du lis ; Notre-Dame du
Folgoat, par ARMAND DAYOT.

Une collection de Gardes de sabre japonais, par
L.-M. ; photographies directes.

Les Livres, par T. G.

A la Légère, par JEANNE MAIRET ; illustrations en couleurs
de LUCIUS ROSSI.

Chez la Somnambule, dessins en couleurs par BAC.

Les Armistices à Sébastopol, illustrations en couleurs
et texte de A. QUESNAY DE BEAUREPAIRE.

Une prison sous la Terreur, Port-Libre, par C.
d'ARJUZON ; illustrations d'ISABEY, HUBERT ROBERT, QUE-
NEDEY, ALIX, GARNERIEY, etc.

COUVERTURE : *Dans la Montagne*, par EMILE PINCHART.

La Vie artistique

*Au pays des pagons et des naufrageurs. — La tombe de la Sirène. —
La légende du lis. — Notre-Dame du Folgoat.*

L'an dernier, à pareille époque, je datais de *Trébeurden*, ma « Chronique des vacances ». De ce charmant petit pays, tapissé de bruyères roses, peuplé de dolmens et de menhirs, et que j'ai longuement décrit à cette place, je me plaisais souvent, au soleil couchant, quand l'horizon se teignait de lueurs d'or et de sang, à contempler, par delà des lieues de mer, le pays étrange où je vis aujourd'hui. Il m'apparaissait, dans les lointains incendiés, comme une sorte de contrée féerique, à l'aspect lunaire, faite de sable blanc et de rochers noirs aux monstrueuses silhouettes, et que rendait encore plus sinistre l'horreur des souvenirs. Car en montrant du doigt les horizons où s'allongeaient ces grèves neigeuses, et où brusquement surgissent de noirs amoncellements de pierres aiguës et tranchantes, les braves habitants de Trébeurden vous disent, avec une émotion visible : « C'est là-bas le pays de Brignogan, le pays des *pagons* (païens), des pêcheurs d'épaves qui, la nuit, pendant les tempêtes, attiraient les navires sur les rochers de la côte, en faisant marcher sur la grève des vaches aux cornes desquelles étaient fixées des lanternes allumées, puis les dévalisaient et massacraient les équipages et les passagers ». Et c'étaient des récits sans fin sur ces scènes horribles, d'éblouissantes descriptions du pays et des fortunes léguées par les naufrageurs à leurs descendants : « Une fois, me dit un vieux sardinier, un coup de vent d'Est me surprit par le travers des rochers de Primel et m'obligea à relâcher dans la baie de Goulven, tout à côté du pays des païens. C'était justement un jour de Pardon. Ah ! si vous aviez vu ça, monsieur. Toutes les jeunes filles étaient habillées comme des princesses. Leurs châles, leurs jupes, leurs tabliers étaient faits avec des étoffes inconnues dans nos pays, et à leurs oreilles brillaient des anneaux enrichis de diamants qui, bien sûr, avaient été enlevés à des doigts coupés. Et croyez bien, monsieur, ajoutait le vieux pêcheur, en guise de péroraison, que la provenance de toutes ces richesses est moins lointaine qu'on ne pense. Ce pays de Brignogan est maudit et je plains du fond du cœur les navires marchands qui, aujourd'hui encore, naviguent le soir, sans pilote, en vue des rivages de ces mauvaises gens ».

Tous ces effrayants récits m'avaient donné une forte envie de faire, au péril même de ma précieuse existence, un séjour au pays des terribles *pagons*. J'y suis, et, ma foi, je m'y trouve fort bien.

Un petit train-tramway (inauguré il y a quinze jours à peine), et assez semblable, quoique de proportions plus modestes, à celui qui fait le service de l'Etoile à Saint-Germain, m'y a conduit, de Landerneau, en une heure environ, à travers un pays charmant, à la fois sauvage et riant. Le petit train roule, un peu à la diable, à travers les landes et le long des vallons fleuris de digitale et de menthe sauvage, écrasant parfois une vache affolée, parfois une vieille paysanne, hypnotisée en pleine voie par la brusque irruption de la civilisation, soudainement apparue sous une forme si inattendue.

Et Brignogan ?

Un délicieux pays en vérité : de longues grèves où, sur un sable blanc et soyeux reposent, parsemées dans un désordre pittoresque, des roches superbes. D'un côté, de belles moissons dorées d'où monte vers le ciel le chant joyeux des alouettes, et de l'autre, l'infini de la mer coupé par le vol aigu des mouettes. Et les flots éternels, et les blés qui vont mourir, se regardent, séparés à peine par quelques mètres de sable et quelques touffes d'ajoncs bleus, avec des frissons d'or et d'azur.

Et les habitants ?

De très braves gens, ma foi, aux figures douces et franchement souriantes, aux mœurs paisibles, travailleurs infatigables et chrétiens très fervents, comme il convient à des électeurs de Mgr d'Hulst. Nous voici donc bien loin des païens d'autrefois « aux origines mauresques », et des écumeurs de mer redoutés

Sans doute, les jours de fête, les jeunes filles sont encore habillées « comme des princesses », et dans le cours de mes visites à travers les fermes du pays, j'ai plusieurs fois été surpris par la forme bizarre de certains meubles, faits de débris de navires, et sur lesquels se lisent encore des inscriptions en langue anglaise...

Mais ce sont là de vieilles histoires... et je proteste de toutes mes forces contre les mauvais bruits qui circulent encore aujourd'hui sur ces excellents Brignoganais, mes amis.

A mon arrivée ici, j'ai trouvé le pays en grand émoi. Une très visible inquiétude flottait sur Brignogan. En voici la cause :

Depuis quelque temps, pendant leurs courses de nuit au large, alors qu'ils *lignaient* la dorade où louvoyaient à travers les bouées de leurs casiers, les pêcheurs entendaient pleurer dans l'ombre une voix humaine. C'était comme l'appel plaintif d'une mère qui cherche son enfant. Parfois ces cris s'élevaient si déchirants, que les pêcheurs s'en effrayaient et rentraient précipitamment, abandonnant leurs casiers et leurs lignes. Et la peur réelle qu'éprouvaient ces gens, que rien n'épouvante, gagna tout le village.

Or, voilà que tout dernièrement le vieux Yan Kerbic, en allant, au premier jour, visiter ses *trémilles*, dans la baie de Goulven, entendit, tout près de lui, pleurer la voix et de ses yeux agrandis par la peur, il vit une forme humaine, noire et luisante, se tordre dans les mailles d'un de ses filets. Epouvanté, il revint en courant à Brignogan, disant à qui voulait l'entendre qu'il avait pêché une négresse. Plus de doute, c'était « la pleureuse ». Un grand rassemblement se forma sur la place du village, et après de longues délibérations, les plus hardis se dirigèrent vers le filet, que la marée montante commençait déjà à recouvrir. Sans même regarder ce qu'il contenait, sans le débarrasser des algues mortes dont il était rempli, ils le saisirent à pleines mains, et, avec une allure précipitée, le traînèrent sur le rivage, noir de monde.

Peu à peu, la foule se familiarisa avec l'immobilité du filet, et bientôt le vieux Yan Kerbic, revenu de sa frayeur, en retira un être bizarre, roidi par la mort. Il osa même le tenir dans ses bras, comme un petit enfant. Long de quatre pieds environ, il avait une tête quasi-humaine, ornée d'une épaisse chevelure, sorte de crinière frisée. Pas de bras, mais de grandes nageoires palmées qui s'articulaient aux épaules et semblaient de larges ailes. La poitrine, lisse et douce, avait des rondeurs féminines, mais la partie inférieure du corps se couvrait de larges écailles et se terminait en queue de poisson.

Que faire de cette créature inquiétante ?

« C'est peut-être bien tout de même une femme d'un pays des mers du Sud qui se sera perdue ici », hasarda un ancien baleinier, qui pendant de longues années avait battu les côtes du Groenland. Puis il ajouta : « Ces femmes-là ne sont pas faites comme les nôtres, mais ce n'est pas une raison pour les manger. Je propose donc que nous l'enterrions ici-même dans le sable ».

Bientôt le corps de la petite sirène reposait au milieu des fenouils et des chardons bleus, et quelques vieilles femmes s'agenouillaient, le rosaire aux doigts, près du tumulus de sable fin, sur le sommet duquel une main pieuse avait naïvement fixé une minuscule croix de bois.

Voilà la narration fidèle de la capture, de la mort et des funérailles de la *Sirène de Brignogan*. Je n'invente pas, je ne suis que l'écho fidèle du récit que vient de me faire Yan Le Gourvennec tout en réparant les mailles de son filet « crevé par des rosses de marsouins ».

Qui sait si d'ici à quelques années une jolie fleur de légende, que cueillera en passant un poète attendri, égaré dans les dunes de Goulven, ne fleurira pas sur la tombe de la petite sirène ? Dans ce bon pays, naïf et croyant, la légende règne encore en gracieuse souveraine, bercant l'éternel sommeil des grands rochers noirs, pleurant au fond des bois murmurants, se jouant avec les flots sur le sable, voltigeant autour des « clochers à jour ».

Voulez-vous que je vous en conte une ? celle du lis :

Elle date du bon temps de Jean IV, duc de Bretagne. A cette époque vivait au Folgoat, tout auprès de Brignogan, un homme appelé Salaün, idiot de naissance. Taciturne et solitaire, il fuyait le monde pour vivre au milieu des bêtes, au fond des bois. On le voyait souvent perché à la cime d'un grand arbre, et il s'y laissait balancer par le vent en murmurant des litanies et en chantant de pieuses chansons dont l'éternel refrain était *Ave Maria, Ave Maria...* On ne le connut bientôt plus que sous le sobriquet du Fol-Coat (le fou du bois). Or, il advint qu'un jour, en se promenant à travers la campagne, le duc Jean vit un lis superbe, blanc comme neige, qui sortait du sol en parfumant l'air autour de lui. « Vite, dit-il à un de ses chevaliers, enlevez de la pointe de votre épée ce beau lis, sans blesser ses racines, et mettez-le en terre, dans le jardin du château. » Et le chevalier de creuser le sol. Mais, ô surprise, la fleur, sur la corolle de laquelle étaient écrits en lettres d'or ces mots : *Ave Maria*, avait pris racines dans la bouche même de Salaün, dont le corps gisait mort à cet endroit. Le duc Jean

s'agenouilla devant la fleur miraculeuse, et fit élever à cette place la belle basilique du Folgoat, qui est encore aujourd'hui un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de la Basse-Bretagne.

ARMAND DAYOT.

UNE COLLECTION DE

GARDES DE SABRE JAPONAIS

Un amateur bien connu des japonisants, M. Hoyashi, dont le nom revient maintes fois dans le *Journal des Goncourt*, vient d'offrir au Musée du Louvre sa magnifique collection de gardes de sabres japonais.

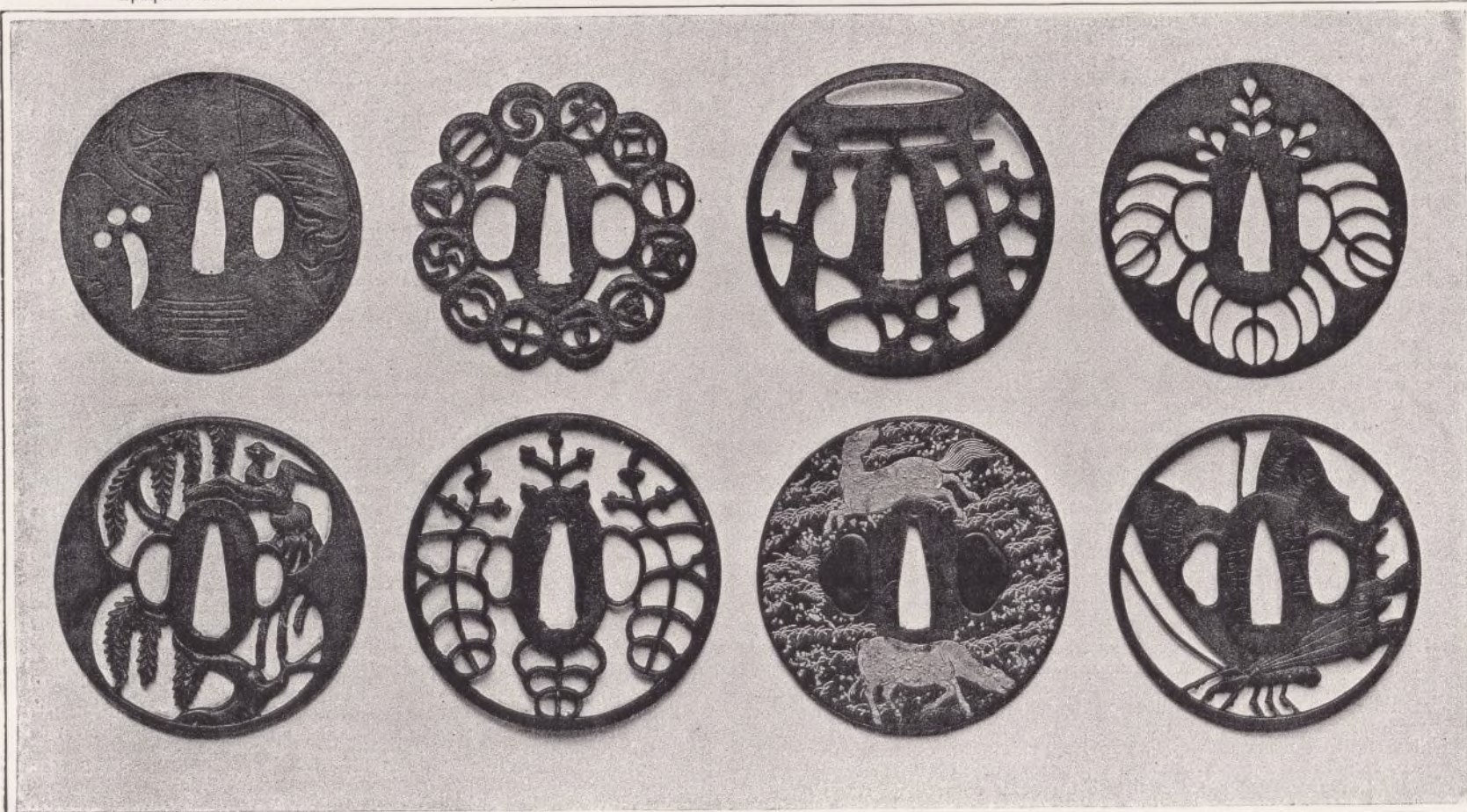
Cette importante réunion résume l'art japonais du fer décoré depuis le XI^e jusqu'au XVIII^e siècle. Les spécimens que nous donnons ici sont placés dans l'ordre chronologique, ce qui permettra aux nom-

XII^e SIÈCLE
Époque de Kamakoura

XIII^e SIÈCLE
Époque des Hôjô

XIV^e SIÈCLE
Époque de l'Empire du Sud

XV^e SIÈCLE
Époque d'Ashikaga



Époque de la fin d'Ashikaga
XVI^e SIÈCLE

Époque des guerres civiles
XVI^e SIÈCLE

Province d'Awa
XVII^e SIÈCLE

Ecole de Kinaï
XVII^e SIÈCLE

breux amateurs d'établir dans leurs collections une classification rationnelle.

Du VI^e au VIII^e siècles, l'art japonais ne possède pas une physiologie particulière; l'art bouddhique y domine, apporté par les Coréens, conquérants du Japon. Les premières manifestations artistiques apparaissent du VIII^e au IX^e siècle, avec Kanakoa, qui est le chef de l'école japonaise. Malheureusement on ne connaît pas, même au Japon, une seule garde de sabre de cette époque. Ce n'est qu'à partir du XII^e siècle que les œuvres produites dans la ville de Kamakoura nous fixent un point de départ déterminé.

Il est à remarquer que les gardes de cette époque sont extrêmement minces, très sobres de décor et d'aujourd'hui, mais d'une résistance extraordinaire.

Sous l'influence de l'école de Kamakoura, l'art du XIII^e et du XIV^e siècle se développe et l'on constate ce phénomène caractéristique et logique d'ailleurs que, pendant les périodes de guerre, les gardes deviennent plus épaisses, ainsi qu'on peut le constater avec la garde du XIV^e siècle, qui est de l'époque des guerres entre l'Empire du Nord et l'Empire du Sud.

A cette période de guerre, succède l'Empire d'Ashikaga et, dans toutes les branches de l'art japonais, l'on constate une renaissance, avec retour à l'art du XII^e siècle : les gardes redeviennent minces, mais le décor augmente de richesse.

Les guerres du XVI^e siècle apportent de nouvelles transformations, et l'art de Nembo et Nobouye caractérise cette époque : gardes de guerre très résistantes et très épaisses. Mais le XVI^e siècle retourne à l'art du XV^e et l'on peut dire que le goût du XV^e persiste jusqu'au commencement du XVIII^e siècle. A cette époque, la richesse de fabrication atteint la perfection technique, mais le caractère artistique diminue; l'art japonais ne crée plus, il se copie lui-même.

L. M.

Les Livres

Notre précédent fascicule était sous presse lorsqu'a paru *Lourdes*, d'Emile Zola. Depuis lors cette œuvre a atteint son centième mille, ou peu s'en faut. La réclame est donc inutile en présence d'un pareil succès. Zola vient de conquérir une nouvelle foule de lecteurs que leurs scrupules et leur éducation avaient éloignés de lui.

Au fond, c'est de sa part une véritable conversion : il y a vingt ans, Zola n'aurait pas fait ce livre, ou bien il l'aurait écrit avec l'or-

gueil ironique du libre-penseur, l'aurait bourré de facéties douteuses et anticléricales et de déclamations maçonniques. Mais le temps a coulé; les années sont venues, amenant les désillusions sur les gens et les choses; et, après *l'Assommoir*, *Nana*, la *Terre*, et ce très mauvais livre qui s'appelle la *Débâcle*, il nous donne *Lourdes*. Hélas! il faudra bien des *Lourdes*, — et je crois que les *Trois-Villes* annoncées sur la couverture de ce dernier volume, n'y suffiront pas — il faudra bien des milliers de pages pour réparer le mal qu'a fait Zola et les ravages qu'il a portés dans des cervelles neuves qui ont compris dans ses livres uniquement ce qui flattait leurs bas instincts.

Lourdes n'est assurément pas un livre orthodoxe, et l'Eglise a cru de son devoir de le réfuter d'abord et de le condamner ensuite : mais il n'en marque pas moins une époque dans la vie littéraire et psychologique de Zola : c'est le commencement de la résipiscence, *initium sapientiae*.

Terre de Lourdes, par Boyer d'Agen, nous montre, sous un aspect plus familier, plus rustique, plus simple, les mœurs de cette région pyrénéenne. Le volume, publié par Ollendorf, contient de nombreuses illustrations, au premier rang desquelles figurent de fort belles gravures sur acier, composées par L. Besques.

Les aventures de *Mon ami Gaffarot* ont servi de cadre à M. Ferdinand Fabre pour une suite de tableaux de cette vie cévenole d'autrefois, qu'il sait si admirablement peindre. Le récit de Mademoiselle Angèle — une vieille dévote que surprend l'orage pendant un pèlerinage et oblige à se réfugier toute trempée chez le frère Labadié, un ermite de quatre-vingt-deux ans, qui la dorlote et l'enveloppe dans sa couverture en attendant que sèchent ses bas, sa chemise et ses jupons, — est un chef-d'œuvre de finesse et de bonhomie qui tiendrait sa place parmi les meilleurs morceaux des vieux conteurs français.

Je suis assez embarrassé pour parler de *Simone*, une « jeune fille moderne », que nous raconte Victor Tisset dans un volume publié par Dentu. Simone s'évade de la maison paternelle, en costume de gymnastique, pour rejoindre son bien-aimé, jeune ingénieur suisse, employé dans la fabrique de son père; mais au lieu de l'ingénieur, c'est papa qu'elle trouve dans le fiacre qui devait l'enlever. Papa la mène directement au couvent, d'où elle s'échappe encore et, à travers une série de péripéties pénibles, elle finit par retrouver son ingénieur, l'épouse et se fait pardonner par le papa. Tout cela pourrait, relativement, être considéré comme vertueux, étant donné le dénouement. Mais la forme, le style, les incidents semblent aménagés volontairement par l'auteur pour donner à son livre une saveur amère qui laisse, après la lecture du volume, une impression de malaise. Si Victor Tisset a cherché cet effet, il peut être certain de l'avoir obtenu.

Il se trouve encore des gens d'esprit imaginaire et de tempérament vif, qui écrivent des romans d'aventure. Bénissons-les, car ils nous soulagent des douleurs que nous procurent les modernismes pas propres et les psychologies pénibles. Ces considérations me sont suggérées par le *Roi s'ennuie*, de Louis Létang, roman touffu où l'on voit François Ier, la duchesse d'Etampes et cent autres personnages, prompts à dégainer et ardents à conspirer. Ce volume est édité par l'infatigable Calman-Lévy.

Les nouvelles réunies dans le livre de M. Masson-Forestier, sous le titre de la *Jambe coupée*, qui est celui de l'œuvre la plus importante de ce volume, contiennent une note particulière, un peu amère et ironique, mais qui sort des banalités de la littérature courante.

Voici un album qui n'est pas à la portée de tout le monde; raison de plus pour le signaler aux amateurs: *Yvette Guilbert*, texte de Gustave Geffroy, « orné » par H. de Toulouse-Lautrec.

C'est un in-folio carré, imprimé en encre vert-mousse, avec un soin et une pureté rares, par Frémont, d'Arcis-sur-Aube, pour le texte, et par Edm. Ancourt, de Paris, pour la lithographie. L'éditeur, M. Marty, est un délicat et un chercheur, et aussi un amoureux de son art: c'est le Cardaillac des contes d'Hoffmann modernisé que cet homme singulier qui tire ses publications au plus petit nombre d'exemplaires possible et les vend comme à regret.

Les lecteurs du *Figaro illustré* ont eu un avant-goût de cette publication; mais sous sa forme actuelle, elle se présente avec un caractère d'ensemble extrêmement intéressant.

Gustave Geffroy a judicieusement laissé son collaborateur graphique traiter son sujet avec sa pénétrante ironie: son texte, s'élevant au-dessus de l'individualité de la chanteuse, dont il reconnaît d'ailleurs la profonde originalité, s'applique à dégager la psychologie du spectateur et à rechercher d'où vient l'indéniable attirance du café-concert.

Le *Bonheur méconnu*, de Mary Floran, est, assurément, une vieille histoire, mais comme Henri Heine, « elle reste cependant toujours nouvelle et celui à qui elle arrive en a le cœur brisé ». Il s'agit d'une jeune femme que le bonheur paisible de son ménage, au fond de la campagne, ne satisfait pas; elle détermine son mari à obtenir une sous-préfecture; arrive une période électorale et, sous prétexte de servir son gouvernement, le sous-préfet se laisse circonvenir par une grande coquette, meneuse du parti royaliste de l'arrondissement. Cela se passe pendant la période du 16 mai. Heureusement pour la jeune sous-préfète, surviennent les défaites du 14 octobre; son mari est dégoûté et la paix rentre dans le ménage. Ce roman honnête est plein de détails amusants sur la vie de province et les péripéties électorales de cette période de notre histoire parlementaire.

Dans une élégante plaquette intitulée le *Cahier rose de Madame Chrysanthème*, agrémentée de spirituels dessins, M. Félix Regamey prend à partie Pierre Loti et lui reproche fort sévèrement d'avoir présenté au public des deux mondes un Japon de pure fantaisie. Nous n'avons pas à nous prononcer dans cette querelle; nous nous bornons à en tirer profit et plaisir, en lisant les très amusantes réflexions que Madame Chrysanthème consigne sur son cahier au cours de ses relations avec Pierre Loti.

T. G.

L'édition de l'*Annuaire des châteaux* de 1894-95 vient de paraître. Le nouveau volume a été corrigé et complété avec soin et de nombreuses améliorations ont été apportées à sa rédaction. En dehors des adresses des 40,000 châtelains de France disposées par ordre alphabétique et de la classification des châteaux par départements et par bureaux de poste, on y trouve cette année environ 3,000 notices historiques ou anecdotiques sur les principaux châteaux de notre pays et près de 240 gravures ou vignettes sur bois.

L'*Annuaire des châteaux* forme un beau volume de 1,300 pages, du prix de 25 fr. — A. La Fare, éditeur, 55, Chaussée-d'Antin.

MEJDAMES

Pour être mariées, vous ne devez pas moins chercher à être séduisantes — pour vos maris d'abord, ensuite pour les autres, afin



qu'ils jaloussent et envient ceux qui ont le bonheur de vous posséder. Entretenez donc avec soin votre teint avec la Rosée Orkilia et la

Poudre de riz orkidée de Lenthéric. Ces deux trésors de beauté vous conserveront la peau fraîche et rose de la jeune fille.

Pour votre chevelure, la Pommade scientia, la Lotion et la Soupline de Lenthéric donnent la vigueur; son Waver et son Eau du Waver fourniront cette ondulation si admirée.

Vos mains seront toujours des mains de duchesse si vous vous servez de la Pâte souveraine de Lenthéric. Ses gants gras pour la nuit font disparaître toutes sortes de gerçures et de rugosités.

Le Rubis, l'Email et la Roséine Tintoret poliront et rendront nacrés vos ongles, de même que vous aurez toujours dans la bouche trente-deux perles d'Email, si vous usez de l'Eau dentifrice et de la Pâte de Lenthéric.

Les yeux, le nez, la bouche sont également l'objet de soins particuliers que vous enseignent les Conseils de beauté de Lenthéric que vous recevrez en vous adressant 245, rue Saint-Honoré, à la parfumerie Orkidée.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Par la gare Saint-Lazare, via Rouen, Dieppe et Newhaven.

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (y compris les dimanches et fêtes), et toute l'année.

Départs: neuf heures matin et neuf heures soir.

Le service de jour qui fonctionnait jusqu'à présent entre Paris-Saint-Lazare et Londres pendant la saison d'été seulement est maintenant pendant tout l'hiver. C'est donc un double service assuré chaque jour (dimanches et fêtes compris) entre Paris et l'Angleterre par la voie la plus directe et la plus économique.

PRIX DES BILLETS:

Billets simples valables pendant sept jours: 1^{re} classe, 43 fr. 25; 2^e classe, 32 fr.; 3^e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour valables pendant un mois: 1^{re} classe, 72 fr. 75; 2^e classe, 52 fr. 75; 3^e classe, 41 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter à Rouen, Dieppe, Newhaven et Brighton.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS

En Touraine, aux châteaux des bords de la Loire et aux stations balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande.

Premier itinéraire: 1^{re} classe 86 francs. — 2^e classe 63 francs. Durée: 30 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Le Croisic, Guérande, et retour à Paris, via Blois ou Vendôme, ou par Angers, via Chartres, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

NOTA. — Le trajet entre Nantes et Saint-Nazaire peut être effectué, sans supplément de prix, soit à l'aller, soit au retour, dans les bateaux de la Compagnie de la Basse-Loire.

La durée de validité de ces billets peut être prolongée une, deux ou trois fois de dix jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 % du prix du Billet.

Deuxième itinéraire: 1^{re} classe 54 francs. — 2^e classe 41 francs. Durée: 15 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, et retour à Paris, via Blois ou Vendôme.

En outre, il est délivré à toutes les gares du réseau d'Orléans, des Billets aller et retour comportant les réductions prévues au tarif spécial G. V. n° 2 pour des points situés sur l'itinéraire à parcourir, et vice versa.

Ces billets sont délivrés toute l'année à Paris, à la gare d'Orléans (quai d'Austerlitz), aux bureaux succursales de la compagnie et à toutes les gares et stations du réseau d'Orléans, pourvu que la demande en soit faite au moins trois jours à l'avance.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES.

Trajet en 5 heures.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.

Départs de Bruxelles à 7 h. 30 et 8 h. 57 du matin, midi 58, 6 h. 03 et 11 h. 43 du soir.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 30 du matin.

Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 7 h. 09 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE

Trajet en 10 h. 1/2.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir.

Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 6 h. 14 du soir.

Départs d'Utrecht à 7 h. 58 du matin, 1 h. 11 et 6 h. 14 du soir.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS: UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale: UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant: RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

JOSEPH BAIL



Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.

Copyright 1894 by Boussod, Valadon & Co.

CHIENS ET CHATS

Ayuntamiento de Madrid

Typographie BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1894.



A la Légère

PAR JEANNE MAIRET

Ne me reconduis pas... Je connais le chemin — depuis le temps !

— A bientôt alors, ma chérie ! »

Les deux femmes s'embrassèrent avec l'effusion des amitiés parisiennes, effusion d'autant plus tendre que l'amitié est destinée parfois à être plus courte.

La jolie Madame Paule Desfossés, Paulette pour les intimes, ajusta sa voilette, donna un petit coup aux plis de sa jupe, tout en traversant un vaste salon. A ce moment, le valet de chambre ouvrait la porte pour introduire un visiteur.

Madame Paule Desfossés s'arrêta court et d'une voix un peu étranglée s'écria :

« Vous !... »

— Moi-même, Madame. »

Celui à qui elle s'adressait s'inclina profondément et le domestique, discrètement, se retira.

Paulette hésita, rougit, pâlit, puis éclata de rire — un petit rire nerveux et saccadé.

« Au fait, murmura-t-elle, cela devait arriver un jour ou l'autre. Nous avons les mêmes relations. »

— Rendez-moi cette justice, Madame, je ne pensais pas vous trouver chez Madame Dubreuil. Je vous croyais brouillées.

— Nous l'avons été, mais cela n'a pas duré. Nous avons eu une explication très nette et comme il n'y a rien à me reprocher — pas ça !... fit-elle avec un geste à la Judic, Louise m'a rendu toute son affection — avec les intérêts arriérés. Cela arrive lorsque des malentendus sont dissipés. C'est-à-dire que cela arrive en amitié.

— Oui, lorsque l'on ne s'aime pas par trop, lorsque c'est une amitié... sur la branche, pour ainsi dire. »

Madame Paulette sourit. Elle avait un charmant sourire qui montrait de jolies dents bien blanches. Le visiteur, qui s'appelait Armand Reyères, regardait ce sourire, dont il avait gardé bon souvenir. Il tenait son chapeau à la main et semblait toujours sur le point de se diriger vers le boudoir d'où sortait le murmure de conversations féminines fort animées. Cependant il ne bougeait pas, attendant son congé, que ne lui donnait pas Madame Desfossés.

« Vous savez, fit-elle brusquement, cela va être très gênant de nous rencontrer comme cela, dans le monde. »

— Soyez persuadée, Madame... »

— Oui, je sais, vous êtes très correct, toujours. Je dois dire — car je sais vous rendre justice, moi — que vous avez été parfait au moment du... au moment critique enfin. Mais, nous nous trouvons en face d'une situation un peu anormale et très délicate. Il s'agit de l'envisager. Puisque nous nous rencontrons par hasard,

si nous tâchions de l'envisager ensemble, posément, sensément, en gens qui savent vivre ?... Asseyez-vous un moment. Rien n'est gênant comme de causer de choses sérieuses plantés l'un devant l'autre comme deux statues. »

Elle s'assit dans un coin un peu obscur du salon. Armand Reyères prit un siège à une petite distance, tenant toujours son chapeau à la main. Cela lui donnait une contenance.

« Posez donc votre chapeau. Il m'agace. C'est cela. Causons maintenant. Qu'allons-nous faire ? »

— Je tâcherai d'éviter les maisons que vous fréquenteriez.

— Vous savez bien que ce n'est pas possible. Je ne peux pas vous imposer la réclusion à perpétuité. Vos crimes n'entraînent pas un châtement aussi sévère.

— Vous êtes trop bonne.

— Nous pourrions avoir l'air de ne pas nous connaître. Mais, cela, voyez-vous, ce serait gênant pour tout le monde. Personne ne s'y tromperait, même les étrangers qui ne seraient pas au courant. J'ai un visage qui dit tout. Il dit même parfois plus que la vérité. Il a l'air d'aimer, de haïr, de dédaigner, de s'intéresser beaucoup plus qu'au fond je ne sais ou aimer, ou haïr, ou même m'intéresser...

— Vous commencez à vous connaître.

— J'ai eu le temps de me livrer à de profondes méditations. Je suis devenue très sérieuse.

— Tous mes compliments !

— Tandis que vous, paraît-il, vous devenez mondain. On vous voit partout.

— Il faut bien chercher à m'étourdir.

— Et votre *Histoire des Finances* ? Vos études ne vous suffisent donc plus — vos chères études qui vous absorbaient tant ?

— Elles ne me suffisent plus, dit Armand Reyères d'une voix brève.

— Toutes mes condoléances... »

Il salua et se leva.

« Voyons, ne vous fâchez pas. Il faut pourtant que nous réglions notre conduite à venir. Savez-vous ce que nous avons de mieux à faire ? »

— Dites.

— Ce serait original, crâne — puis d'autres suivraient notre exemple. Soyons bons amis. Nous le pouvons. Je n'ai rien à me reprocher. Personne n'a été dupe de votre petite comédie, pas même les juges. Donc pourquoi ne pas dire tout haut ce que je pense tout bas : Mari détesté — ami apprécié.

— Parce que, ma chère Paulette, on pourrait ajouter sans qu'il me fût permis d'imposer le silence aux mauvaises langues :



PAULETTE SE LEVA D'UN BOND.

« C'est toi qui as raison, Paulette, et M. Reyères qui a tort. Pour le punir tu vas lui offrir une tasse de thé, chose qu'il déteste, et comme on assure qu'il était au Théâtre-Libre hier soir, il va nous raconter la pièce. Il paraît qu'elle est d'un raide! Est-ce vrai, Monsieur Reyères? »

— Tout ce qu'il y a de plus raide. Mais il y a moyen de raconter même les choses très raides... »

Amusées, affriolées, toutes ces honnêtes femmes rapprochèrent leurs fauteuils et Armand se tailla un petit succès en racontant spirituellement une pièce aussi peu spirituelle que possible.

On était loin de la banale petite histoire du divorce de M. et Madame Reyères qui, dix-huit mois auparavant avait défrayé la conversation des salons parisiens. En somme un divorce où il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Des gens qui s'étaient mariés, comme tant d'autres, la femme presque une enfant et surtout une enfant gâtée, le mari, homme sérieux, ayant atteint la trentaine, mariage arrangé par des amis complaisants qui avaient pesé deux bourses, deux situations et avaient jugé que toutes les « convenances » y étaient. Les époux, mal assortis, s'étaient boudés, réconciliés, boudés encore, finalement détestés avec une extrême violence. Et le mariage, fait à la légère, s'était rompu à la légère. D'autant plus facilement qu'il n'y avait pas d'enfants.

La petite Madame Paulette s'applaudit beaucoup, lorsqu'elle se trouva enfin seule, de ce qu'elle appelait sa « crânerie ». Elle avait souvent songé à cette rencontre, à peu près inévitable, avec son ancien mari. La scène tantôt se passait dans les couloirs d'un théâtre, tantôt au bal, d'autres fois encore à la campagne, c'est-à-dire aux bains de mer. Elle aimait à se jouer à elle-même cette scène de comédie, où elle se taillait naturellement le beau rôle. D'ordinaire, la vie réelle arrange mal les choses; elle ne sait pas « composer », cette brutale réalité, et s'amuse à déjouer les savantes combinaisons des intéressés. Cette fois, Paulette était satisfaite. La scène à faire avait été faite et elle se flattait d'y avoir eu le beau rôle. Avait-il un air embarrassé avec son chapeau à la main, ce pauvre Armand! Et cependant ce n'était pas un timide, que son ex-mari. Il n'était pas mal de sa personne, et, après le petit coup de théâtre du boudoir — coup de théâtre dont elle était particulièrement fière — il avait très bien pris sa revanche. Il était un causeur fort agréable, cela, c'était indéniable!

Paulette se promit de raconter toute la scène à ses amis, le soir

Femme insupportable — maîtresse adorable. »

Paulette se leva d'un bond, rougissant jusqu'à la racine de ses fins cheveux ébouriffés.

« On n'oserait pas. »

— Vous vous trompez, on oserait. »

Paulette avait toujours été une créature de premier mouvement. Avant que son ex-mari eût deviné ce qu'elle allait faire, elle s'était élancée vers le boudoir de son amie. Elle y rentra comme une bombe. Force fut à Armand de la suivre.

« Ecoute Louise — et vous aussi, Mesdames, qui me connaissez de longue date. Je viens de rencontrer mon... je viens de rencontrer M. Reyères. Nous nous rencontrerons forcément, non seulement ici, mais dans beaucoup d'autres maisons. Je ne sais pas jouer un rôle, prétendre le voir pour la première fois. Maintenant qu'il n'est plus mon mari de par la loi, je lui reconnais toutes sortes de qualités d'honnête homme, de galant homme; pourquoi ne le traiterais-je pas comme tel, lorsque nous nous trouverons nez à nez? J'aime encore mieux lui donner une franche poignée de main, lui dire : « Ça va bien? Moi aussi, merci » que de rougir, de blêmir, de m'enfuir ou de le faire sauver, et de mettre ainsi mal à l'aise un tas de gens qui se moquent de nos anciennes relations comme de l'an quarante. Il prétend que c'est impossible, que l'on dirait... des horreurs. Qu'en pensez-vous? N'est-ce pas moi, la tête de linotte, qui raisonne bien et lui, l'homme sérieux, l'homme d'études, qui raisonne en dépit du sens commun? Je vous en fais juges, toutes, tant que vous êtes. »

Elle était si jolie, avec ses yeux brillants, ses joues rouges, ses cheveux envolés que ces femmes qui toutes, si de sang-froid on leur eût posé ce nouveau cas de conscience, se fussent récriées, se pressèrent autour de la jeune divorcée et lui donnèrent raison. Madame Dubreuil, au fond très ennuyée de la sortie de sa terrible petite amie, fit contre mauvaise fortune bon cœur.



ELLE AVAIT INVITÉ UNE DEMI-DOUZAINÉ D'AMIS.

même, à diner. Justement elle avait invité une demi-douzaine d'intimes, à ce qu'elle appelait ses « petits diners des divorcées. » Les jeunes divorcées qui, selon le mot de Paulette, n'ont « pas ça » à se reprocher, sont assez nombreuses dans notre société actuelle. En général elles prennent leur mal en patience. La mode n'est pas à la tragédie. Après tout, n'est-ce pas, lorsqu'il y a maldonne, on bat les cartes à nouveau et le jeu recommence — ou bien on abandonne la partie. Paulette était, en somme, d'avis que le mieux était d'abandonner la partie. La liberté est chose si douce !

Les petits diners de Paulette étaient renommés. Ses vins étaient fort bons, chose rare ; sa cuisinière était un cordon bleu. Peu de plats, mais exquis, tel était l'ordre donné par la jeune maîtresse de maison. Rien ne donne la gaieté, et même l'esprit, comme la bonne chère.

Aussi, ce fut très gaiement que Paulette raconta à ses convives la scène avec son « ex ». C'est ainsi qu'elle appelait M. Reyères dans l'intimité.

Alors chacune des jeunes divorcées raconta sa première rencontre avec le mari de la veille. Plusieurs avaient été émuës, toutes plus ou moins gênées. Paulette seule avait trouvé le vrai moyen. Lorsque l'on est sûr de se rencontrer, étant du même monde, ayant les mêmes amis, pourquoi se boudier éternellement ? Un jeune homme raconta comment il s'était trouvé à une table de whist avec un de ses amis et l'ancienne femme de celui-ci, et que tout s'était passé très gentiment, sans la moindre gêne. Seulement, à un moment donné, le mari lui avait soufflé : « Elle va te couper ta carte maîtresse — je connais sa façon de jouer... » Cela n'avait du reste pas manqué !

« Tu sais, dit une des meilleures amies de Paulette, il devient un mondain enragé, M. Reyères... Un vrai boute-en-train, d'une gaieté folle !

— Tant mieux, répliqua Paulette, non sans un curieux petit sentiment tout au fond du cœur. Il se rattrape. Comme mari, il était lugubre. Plus je riaais, plus il s'enfonçait dans ses éternelles paperasses. Sans cette rage d'études, nous aurions peut-être pu nous entendre. Il était charmant parfois — avec les femmes des autres.

— Il le sera maintenant avec toi, tu verras ! »

Mais Armand Reyères n'eut guère l'occasion d'être charmant avec Paulette. Il ne la rencontra plus, soit hasard, soit qu'il se fût arrangé pour cela.

Armand Reyères avait été très heureux de sa liberté reconquise. Il avait rêvé l'intimité du foyer, la paternité, le travail paisible et heureux. Il s'était trouvé marié à une mondaine qui ne lui avait pas donné d'enfant et qui avait l'horreur du foyer, l'horreur aussi de ce travail qui empêchait son mari de l'accompagner partout où elle voulait aller.

Mais bientôt la joie de se sentir libre ne suffit pas à Armand. Il avait à un haut degré le sentiment de la dignité personnelle, l'amour de l'ordre, la peur du bruit et du scandale. La vilaine comédie qu'il lui avait fallu jouer pour obtenir le divorce lui avait laissé un profond dégoût au fond du cœur, un mauvais goût dans la bouche. Il avait dit vrai. Son travail ne le passionnait

plus. Un désir inquiet de savoir ce que l'on disait, ce que l'on pensait de lui, le fit sortir de sa sauvagerie habituelle. Il se montra beaucoup, alla partout. Il put se rassurer. Jamais il n'avait été mieux accueilli, plus fêté.

Puis, brusquement, on ne le vit plus.

Paulette en fut désolée. Elle pensait beaucoup à Armand et

tenait fort à le rencontrer, à lui faire voir combien elle était gaie, heureuse — et courtisée. Elle espérait lui inspirer quelques regrets — qui sait ? un peu de jalousie même !

Elle, bien entendu, ne regrettait rien. Dès qu'elle était entourée, affairée, elle était parfaitement heureuse. Mais il y a des moments où une femme, même très mondaine, est seule, où elle bâille, où elle se demande ce qu'elle fera pour tuer le temps. Pendant ces moments-là, Paulette songeait à son « ex ». Il lui arriva parfois de soupirer légèrement. Puis, à d'autres moments, elle se mettait en colère. Elle avait offert à M. Reyères un gentil petit traité de

paix, dont il n'avait pas voulu. Il lui coupait ses effets. Elle se sentait vaguement ridicule. Elle avait bruyamment annoncé sa réconciliation avec l'ancien ennemi, et elle se trouvait réconciliée avec une ombre fuyante. Il y avait une chose que Paule Desfossés ne pouvait supporter : c'était le ridicule.

Se trouvant un jour embarrassée pour certains placements de fonds que lui proposait son homme d'affaires, elle écrivit à Armand : « Vous qui faites l'histoire des finances, édifiez-moi, je vous prie, sur la solidité des valeurs à lots de... etc. » Courrier pour courrier, Armand répondit en déconseillant les valeurs à lots. Il proposait des chemins de fer ou du trois pour cent. Décidément, il n'avait aucune imagination. Son petit mot était aussi correct et froid que ses conseils. Paulette jeta le billet au feu.

Le printemps arriva, passa, les chaleurs se déclarèrent et la rencontre avec son ancien mari ne se renouvela pas. Paulette s'absorba dans l'étude des toilettes pour Trouville. Elle avait tout à fait la spécialité des toilettes originales pour bains de mer. On devait se trouver en bande joyeuse et nombreuse aux Roches-Noires.

Armand ne boudait pas, comme le prétendait Madame Desfossés. Il n'avait ressenti aucune frayeur sentimentale auprès de cette charmante personne. Il ne regrettait en aucune façon de ne lui être plus rien.

Il s'était mis tout bonnement au travail, de nouveau, lassé qu'il était, et très vite, de sa vie de mondain. Au cours de ses recherches il dut aller au Havre. Il trouva là un bibliothécaire qui lui fut d'un secours précieux. Le bibliothécaire, homme de cinquante à soixante ans, un de ces savants obscurs et patients comme on en trouve en province, devint son ami. Les causeries commencées au milieu des vieux livres jaunis se terminaient parfois à la table de famille où l'on faisait joyeusement place au Parisien. Madame Desprès, femme du bibliothécaire, lui avait apporté un peu de fortune, une maison de campagne de l'autre côté de la Seine et lui avait donné une demi-douzaine d'enfants.

Une matinée du mois d'août, radieuse et chaude, Madame Paule Desfossés, qui n'était pas forte nageuse, se mit en tête d'aller jus-



VOUS N'AVEZ JAMAIS SU NAGER.

qu'au radeau. Elle s'était fait faire un costume de bain écarlate, agrémenté de broderies bretonnes. Son costume collant, drapé seulement d'une large ceinture nouée par derrière, avait fait sensation sur la plage de Trouville; à vrai dire, il avait surtout recueilli un succès de fou rire, chose dont la jeune femme ne se doutait pas. Elle se savait fort bien faite et ne détestait pas de le laisser deviner aux autres. Une pointe d'excentricité ne dépare pas une jolie divorcée dont on ne saurait du reste médire sérieusement. Elle ignorait qu'elle était connue des baigneurs sous le nom d'écrevisse de mer ou de homard. Elle l'eût su que cela ne l'eût pas autrement gênée.

Donc, Madame Paule Desfossés se lança bravement, battant l'eau des pieds et des mains avec une précipitation aussi peu dans les règles que possible. Elle ne tarda pas à enfoncer et cria de toutes ses forces au plus proche nageur: « Monsieur! Monsieur! » Le nageur repêcha l'écrevisse et la déposa adroitement sur le radeau où il s'assit à son tour.

« Vous n'avez jamais nager, quelle folie de vous aventurer ainsi! »

Paulette tressaillit; son sauveur était son ancien mari. Elle accepta humblement la semonce, contre son habitude, et se coua l'eau de ses cheveux et de ses yeux tout en cherchant à reprendre haleine.

Armand se trouvait ridicule, assis, en vue de toute la plage, à côté de cette petite femme dont le costume voyant ruisselait sous le soleil et se plaquait sur ses formes plastiques.

« Je vais vous chercher le baigneur; il vous reconduira. »

— Non, non, Armand, laissez-moi seulement respirer un peu et vous me soutiendrez jusqu'au moment où je pourrai reprendre pied. Vous pouvez bien faire cela pour moi. »

Elle lui octroya un radieux sourire. Le jeune homme ne répondit pas et sembla peu sensible au sourire.

« Pourquoi ne vous ai-je pas revu à Paris? Je croyais qu'il était convenu que nous pouvions être fort bons amis malgré... malgré le passé. Pourquoi me fuir? »

— Je ne vous fuyais pas. Je travaillais.

— Et maintenant?

— Je travaille encore, excepté lorsque je me promène ou que je me baigne.

— Vous me saviez à Trouville?

— Moi? Pas le moins du monde.

— Où logez-vous?

— Je ne suis pas à Trouville. Je viens parfois m'y baigner parce que l'eau y est bonne. J'ai déniché un trou dans la campagne à un nombre respectable de kilomètres de tous les casinos possibles... Si vous êtes reposée, nous pourrions nous mettre à l'eau. Je ne tiens pas à servir de spectacle à vos amis. »

L'écrevisse plongea et se fit aider plus que de raison par son compagnon, qui la quitta dès qu'il le put, décemment, et s'en alla au loin faire une pleine eau.

« Ma chérie, dit quelques heures plus tard Madame Paulette à son amie Madame Dubreuil, je suis sûre qu'Armand est fou de moi. Cela s'est vu, des divorcés remariés, n'est-ce pas? »

— Cela ne se verra pas dans votre cas, ma chère Paulette.

— Evidemment. Ce serait une folie. J'ai ma liberté et j'y tiens.

— Et lui donc! Souviens-toi qu'après votre quasi-réconciliation on ne l'a plus revu.

— Il craignait ma présence. Oh! une femme ne se trompe pas à ces choses-là. Il m'a suivie ici. Il sait que j'adore Trouville.

— C'est pour cela qu'il s'est bien gardé d'y habiter. Ne te fais donc pas d'illusions, ma pauvre petite. La vérité c'est que tu penses à ton « ex » beaucoup plus que de raison — beaucoup plus qu'il ne pense à toi.

— C'est ce que nous verrons... fit la jeune femme plus qu'à moitié fâchée. Tu auras beau dire, on ne m'ôtera pas de la tête qu'Armand est jaloux du baron et qu'il m'a suivie pour en avoir le cœur net. »

Le baron, un baron de finance nommé Hapfeld faisait, en effet, la cour à Madame Paule Desfossés; les uns prétendaient que c'était pour le bon motif, les autres que c'était pour le mauvais. Les paris étaient ouverts.

Armand ne se montra plus à Trouville à l'heure du bain; il se contentait d'une eau moins absolument limpide et se baignait le plus souvent à Villerville.

Une fois, Paulette, faisant avec sa bande une promenade en break, rencontra un groupe qui lui parut grotesque. Une toute petite charrette, attelée d'un tout petit âne, contenait trois enfants. L'âne, récalcitrant, refusait d'avancer et reculait même d'une façon inquiétante vers le fossé. Les enfants riaient. Un monsieur chauve, qui avait fort chaud, tirait sur la bride du petit âne têtue, tandis qu'Armand Reyères poussait la charrette et s'efforçait de l'éloigner du fossé. Une grosse dame, très rouge, voulait enlever les enfants de leur siège et une jeune fille, vêtue d'une petite robe de percale évidemment faite à la maison, retenait, en



ARMAND PORTA VIVEMENT A SES LÈVRES...

riant, sa mère. Le break s'étant arrêté, car la route en cet endroit se trouvait encombrée, Paulette s'écria :

« Bravo, Monsieur Reyères, vous êtes un véritable Don Quichotte; des sauvetages sur la terre ferme comme en pleine mer — excusez du peu! Je vous ferai avoir une médaille. »

Le break était déjà loin, et le rire un peu forcé de Paulette s'entendait encore.

Le petit âne subitement retrouva son humeur paisible, honteux peut-être de s'être si mal comporté devant des Parisiens moqueurs. Tout rentra dans l'ordre. Seulement la jeune fille, à la modeste petite robe, ne riait plus de son joli rire frais et sonore. Armand marchait à côté d'elle sans parler, d'assez méchante humeur à dire vrai.

« Qui est cette dame qui vous connaît? »

Armand hésita un instant, puis il dit :

« Il y a deux ans, elle s'appelait Madame Armand Reyères. »

— Je l'avais deviné. Je suis pourtant contente que vous me l'ayez dit. »

Puis elle ajouta, après un petit silence et jetant un regard humilié à sa modeste toilette :

« Elle est bien jolie et bien élégante. »

Cette fois, le visage d'Armand s'illumina d'un sourire. La jeune fille rougit de plaisir, car ils s'entendaient, sans avoir besoin de se parler. Elle n'était pas très jolie; elle n'était nullement élégante, et elle était toute charmante, tant son franc visage révélait de bonté et d'intelligence.

Comme, en ce moment, les parents et les enfants étaient à une petite distance et que, par extraordinaire, cette route de Trouville était déserte, Armand porta vivement à ses lèvres une petite main, dégantée par hasard, et qui ne se défendit pas.

Paulette, cependant, découvrit l'asile d'Armand Reyères. C'était une bicoque perchée sur la colline à une petite distance de

Villerville, entourée d'arbres et d'où la vue s'étendait au loin sur la mer, jusqu'au Havre, par delà l'embouchure de la Seine.

Armand adorait travailler dans son jardin, à l'ombre d'un superbe sycomore aux grappes cramoisies.

Reyères en était à son chapitre sur les grands financiers de Florence, au moment de la Renaissance. Il voulait mettre du brio, de la couleur dans cette description où ruisselaient l'or et la pourpre, où palpitait une vie nouvelle, superbe et débordante. Il cherchait l'inspiration en admirant son sycomore, lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de Paulette. La jeune femme, délicieusement costumée — ses toilettes étaient surtout des costumes — s'appuyait sur le haut manche de son ombrelle enrubanné comme une houlette de bergère d'Opéra-Comique.

« Tiens! s'écria-t-elle avec un étonnement joué, on voit sur la pancarte *Villa à louer*, et il me semble qu'elle est déjà louée. Moi qui en avais envie. »

Sans façon, elle prit un fauteuil de jardin qu'on ne lui offrait pas et sourit agréablement, Armand, trop ennuyé pour se montrer galant, fronça les sourcils. Le sourire de Paulette s'effaça.

« Voyons, madame, expliquons-nous une fois pour toutes. Vous avez quelque chose à me demander, sans quoi vous ne viendriez pas me relancer jusque chez moi. »

Tout d'un coup Paulette comprit. Son petit échafaudage sentimental et romanesque s'effondra lamentablement. Son imagination, aidée de beaucoup de vanité, avait créé de toutes pièces un Armand de fantaisie, un amoureux honteux mais passionné qui se cachait pour l'espionner, qui soupirait en secret après un bonheur perdu et qui peut-être se pourrait retrouver. Cet homme aux yeux durs, à la bouche amère, qui certes n'avait rien oublié des rancunes passées, qui se réjouissait de la paix reconquise, ne l'aimait plus, la méprisait sans doute. Ce qu'elle comprit en même temps c'est que le petit roman qu'elle s'était amusée à bâtir était devenu son roman à elle. Les regrets du passé existaient en effet, mais existaient chez elle seulement.

Il lui fallut deux minutes pour se remettre. Pendant ces deux minutes elle baissa la tête et traça avec la pointe de son ombrelle des signes cabalistiques dans le sable de l'allée; et ces signes voulaient dire : « Fini le roman de la pauvre Paulette! »

Mais au bout des deux minutes cette petite femme frivole, absurde, qui avait gâché son bonheur et qui s'en repentait, montra qu'elle était tout de même un petit bout de femme qui ne manquait pas d'un certain courage et d'une certaine crânerie. Elle était très pâle lorsqu'elle releva sa jolie tête, mais elle força ses lèvres à sourire quand même.

« Vous avez raison, Armand, j'ai un conseil à vous demander, un conseil d'ami. Vous avez bien voulu me renseigner pour mes placements d'argent; votre jugement est sûr et froid; j'ai grande confiance dans votre parole et — permettez-moi d'ajouter — beaucoup d'estime pour votre caractère. Excusez-moi si j'ajoute que, malgré tout, je ne vous croyais pas aussi indifférent à ma personne, aussi hostile... »

Malgré tout son courage, il y eut un instant où sa voix trembla légèrement et où le bout de son ombrelle traça de nouveau sur le sable des signes qui disaient : « C'est bien fini, tout à fait fini. »

« Je ne vous suis pas hostile, Paule; je ne suis même pas indifférent à ce qui vous touche. Le conseil d'ami que vous êtes venue me demander, je suis tout prêt à vous le donner. »

— Je ne pensais pas me remariar, mais le baron Hapfeld tâche de me faire comprendre...

— Que votre fortune s'unirait agréablement à la sienne. Ne l'épousez pas. Vous seriez malheureuse avec lui. Vous savez bien que vous n'aimez pas plus ce financier véreux qu'il ne vous aime.

— C'est bien. Merci. Je n'épouserai pas le baron. »

Il y eut un petit silence. Armand s'attendait à ce qu'elle partit et elle ne partait pas. Enfin elle dit :

« Je suis assez honteuse lorsque je songe à notre rencontre de l'autre jour. Vos amis me semblaient un peu grotesques et je ne l'ai pas assez caché. Ne m'en veuillez pas. »

— Je ne vous en veux pas. Un homme heureux ne se laisse pas atteindre par une moquerie mondaine.

— Et vous êtes?... »

— Un homme heureux — oui. Mademoiselle Claire Desprès, qui n'a pas une très bonne couturière je l'avoue, sera bientôt ma femme. Rassurez-vous. Une fois à Paris elle s'habillera bien. En attendant, je connais son cœur, qui est à moi; je connais son intelligence qui est fort cultivée. Je l'aime. »

Cette fois Paulette se leva. Sa lèvre inférieure tremblait, mais elle sut rendre sa voix très ferme.

« Je vous souhaite beaucoup de bonheur. Qui sait?... Si vous aviez cherché à développer chez — votre première femme — le cœur et l'intelligence, peut-être auriez-vous trouvé ce bonheur plus tôt. Quoi qu'il en soit j'espère que, cette fois, il ne vous échappera pas. Vous voyez que j'ai du bon, après tout. »

— Beaucoup de bon, Paulette. Lorsque vous trouverez un homme vous aimant pour vous-même, épousez-le. Seulement, cette fois — ne vous mariez pas — à la légère. »

JEANNE MAIRET.

(Illustrations de Lucius Rossi.)



CHEZ LA



1. Vous désirez connaître le passé de votre fiancée : nous avons le marc de café, c'est quarante sous; le grand jeu, c'est cent sous; mais les Esprits commencent à les dédaigner depuis l'invention de la Projection lumineuse du Passé, Présent et Avenir, c'est breveté et infailible : entrez dans le cabinet noir, c'est vingt francs, on paie d'avance, on en a pour son argent!



2. Un an : Elle casse déjà la vaisselle.



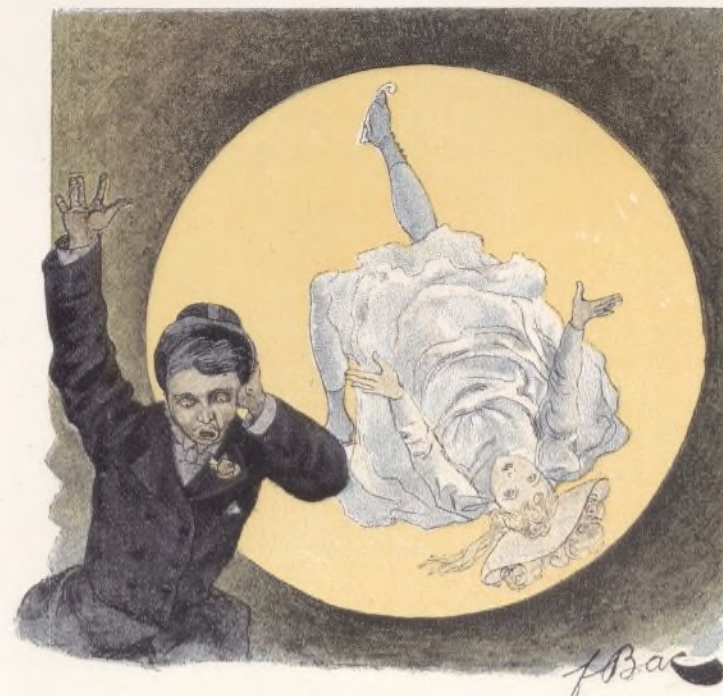
3. Cinq ans : Elle a un sale petit caractère!



4. Quatorze ans : Déjà! des correspondances! Qu'est-ce que ça va devenir!!



5. Dix-sept ans : Des actes, à présent!... Avec un militaire! Je suis ébranlé!



6. Vingt ans : une maladie épileptique! Il ne lui manquait plus que ça! Je me sauve...

SOMNAMBULE



7. Attendez donc, monsieur! Mettez encore une pièce de dix francs et je vous montrerai l'Avenir! Je vas recommander qu'ils vous le soignent...



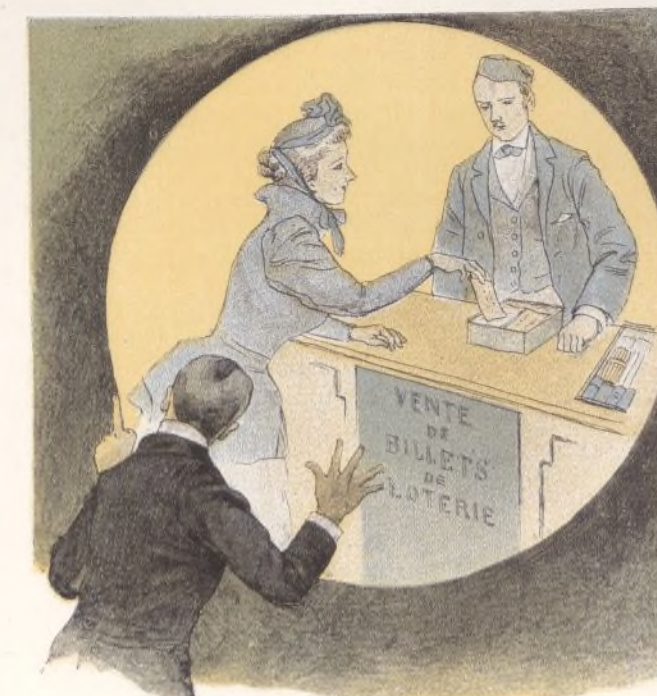
8. Je me marie après tout ce que je viens de voir? Ah! jamais...



9. Tiens, elle n'aime pas l'argent mal gagné!



10. Ah! la bonne petite femme... On dirait un Greuze!



11. Elle a peut-être la main heureuse!



12. ... Cent mille!!! Sois ma femme, je t'adore!



FIN D'ARMISTICE.

Les Armistices à Sébastopol

NOS RELATIONS AVEC LES RUSSES

PAR ALFRED Q. DE BEAUREPAIRE

BEAUCOUP de gens du monde non militaire ne savent pas au juste ce qu'étaient à Sébastopol les armistices dont les documents officiels et les journaux du siège ont si peu parlé. — Cependant, les suspensions d'armes ont permis aux acteurs de ce grand drame de se connaître, en établissant



ZOUAVE.

entre eux des relations dont les obligations de la guerre n'ont jamais atténué la cordialité. — Elles ont certainement beaucoup accru, sinon fait naître, la sympathie que se témoignent aujourd'hui les Russes et les Français, sympathie profonde et durable, puisqu'elle est cimentée par une estime réciproque.

Assiégeants et défenseurs de Sébastopol peuvent revendiquer une égale part de gloire dans ce siège mémorable dont ils parlent avec un légitime orgueil, et qui restera pour les générations futures l'un des plus grands événements militaires de notre siècle. Les uns et les autres y ont révélé des qualités militaires identiques, en même temps qu'une grande analogie de caractère et de sentiments.

En fouillant dans mes croquis et mes souvenirs de cette époque lointaine, j'y trouve aussi les traces de ma jeunesse, c'est

dire que les souffrances et les privations n'y ont pas laissé leur empreinte. — Les luttes sanglantes sont colorées d'une poésie sauvage, mais leur note sombre reste seulement comme repoussoir dans un coin de ce tableau, illuminé par un rayon de gloire, et n'ont rien d'attristant.

Les armistices ont eu pour origine, dès le commencement du siège, la nécessité de songer aux victimes des sorties renouvelées presque chaque nuit par les Russes sur nos soldats exécutant les travaux d'approche, ou contre les gardes de nos tranchées.

Les premières lueurs du jour éclairaient alors ces scènes inoubliables de blessés russes et français groupés dans des plis de terrain où ils s'étaient instinctivement trainés pour s'abriter des feux rasants et se prêter un mutuel appui. A ce moment, les moins gravement atteints cherchaient à gagner l'épaule le plus voisin, mais les Russes avaient le plus souvent un long trajet pour arriver jusqu'à leurs bastions. D'autres étaient rapportés par des camarades qui n'avaient pas hésité à franchir les parapets pour les secourir, et ces mêmes scènes se produisaient de part et d'autre sans qu'un coup de fusil fût tiré sur les soldats se dévouant pour rapatrier les blessés et les morts de leur nationalité.

Ces suspensions d'armes que nous appelions les armistices de l'aurore, n'étaient pas réglementées par le commandement, et les officiers de service se contentaient de faire hisser un mouchoir blanc, signal convenu que n'attendaient pas toujours les soldats pour courir au secours de leurs camarades.

Avant d'en parler, je veux dire que le fait des armistices irréguliers s'est produit dans des circonstances différentes et d'une façon très originale pendant la dernière période du siège. Nous étions alors, au moins sur quelques points, si rapprochés de la place, que nos sentinelles avancées se trouvaient souvent à une vingtaine de pas des logements occupés par les tirailleurs russes. Personne n'a su quand et comment s'est établie entre eux la convention de ne pas tirer les uns sur les autres, mais tous ceux qui ont assisté au siège affirmeront avec moi qu'elle existait aux attaques de gauche où nous faisions le service depuis le 2 mai, à moins de cent mètres du bastion central.

Dans ces postes avancés, Russes et Français s'entendaient de

part et d'autre parler et tousser, tousser surtout, car les malheureux étaient plus ou moins éprouvés par les maladies des bronches et des poumons occasionnées par le pénible service qu'ils faisaient nuit et jour, par tous les temps. Il est supposable que la première idée de ces suspensions d'armes entre sentinelles avancées a été communiquée d'une embuscade à l'autre à l'aide de ces conversations typiques dont les soldats ont seuls le secret, puisqu'ils arrivent à se comprendre en improvisant une langue n'appartenant à aucun idiome. Il est admissible aussi que la légion étrangère où l'on comptait des Polonais, ait fourni le négociateur de cette convention secrète. Quoi qu'il en soit, elle révèle, ainsi que la suspension d'armes pour secourir les blessés, un côté chevaleresque dans le caractère des deux peuples, en même temps qu'elle indique une absence complète d'animosité de la part des combattants.

Beaucoup de soldats m'ont affirmé avoir poussé ces relations d'avant-postes jusqu'à des échanges de tabac et de bidons avec les tirailleurs russes.

Dans la guerre de sièges, les blessés et les morts tombés en dehors des ouvrages occupés appartenant aux armées de leur nationalité, les importantes et meurtrières affaires engagées au commencement du printemps de 1855 motivèrent les armistices officiellement réglementés, suspendant le feu pendant plusieurs heures dans une zone souvent très étendue.

Généralement, les Russes prenaient l'initiative des demandes d'armistices en hissant jusqu'à l'extrémité de l'un des mâts installés dans leurs bastions un énorme drapeau blanc immédiatement signalé au major de nos tranchées. Celui-ci se hâtait de répondre en faisant arborer le même signal sur un point culminant de notre ouvrage le plus rapproché. Aussitôt nous entendions dans nos lignes la sonnerie de « cessez le feu », précédée de ce « garde à vous » dont les notes lugubres retentissaient si souvent à nos oreilles pendant la nuit, pour nous informer des sorties de l'ennemi et attirer l'attention des réserves sur les points menacés.

Les clairons des Russes retentissaient également dans les bastions voisins et dénonçaient de même l'armistice ; le feu cessait aussitôt de part et d'autre. Le commandant du bastion russe et notre major de tranchée s'avançaient alors l'un vers l'autre dans la zone neutre pour régler les conditions, les limites et la durée de l'armistice.

Aucun de nous n'a oublié le colonel d'état-major Raoult, que nous avions surnommé l'homme doux et triste. Cet officier, qui a laissé dans le corps de siège d'impérissables souvenirs, est mort comme général à Freschwiller, après avoir quitté le dernier le champ de bataille de l'Eperon où il a passé la journée au milieu des tirailleurs algériens du 2^e régiment.

C'est lui que nous avons vu si souvent serrant la main du général russe qu'il devait charmer par la distinction de ses manières et sa courtoisie ; il ne fumait jamais que dans cette circonstance où il se croyait obligé d'offrir ou d'accepter un cigare qu'il considérait comme un trait d'union avec l'officier étranger.

De part et d'autre, des soldats sans armes, portant des brancards, des pelles et des pioches, étaient rangés en ordre par leurs officiers dans la zone neutralisée, et attendaient les instructions relatives à l'armistice. Chez nous, les musiciens, les cantiniers et en général les hommes dispensés du service de guerre fournissaient un fort contingent pour cette triste besogne. S'il était insuffisant on le complétait par les hommes de garde de nos tranchées.

C'était en effet un bon moment, celui que nous passions avec ces officiers russes dont notre imagination cherchait sans cesse à reconstituer la vie derrière ces bastions d'où ils ne sortaient que la nuit pour nous donner la mesure de leur valeur. Étaient-ils plus heureux que nous ? Avaient-ils à Sébastopol des femmes ayant accepté la mission d'effacer toutes leurs misères du siège par un sourire et une caresse ? Nous nous groupions suivant les âges après avoir échangé de cordiales poignées de main. La conversation nous était facile avec la plupart d'entre eux, parlant le français avec un choix d'expressions indiquant une étude appro-

fondie de notre langue, et même une longue pratique. Quelques-uns, dans le but sans doute de nous prouver qu'ils jouaient facilement avec nos mots, multipliaient les calembours qui étaient à cette époque très en vogue en France. Ceux qui avaient habité Paris nous servaient volontiers les plaisanteries peu goûtées aujourd'hui, mais qui ont tant charmé nos pères quand ils se désopilaient en écoutant Arnal, dans *l'Homme blasé*, Oudry, dans les *Saltimbanques* et autres pièces du même genre.

Très au courant des locutions parisiennes qui naissent et meurent sur nos boulevards, ils les adaptaient à leurs questions sur nos prétendus plaisirs et nos fêtes à Kamiesch, qu'ils appelaient Flibustopol, absolument comme nous.

Comme notre devoir était de soigneusement dissimuler nos plaies et nos misères devant nos ennemis, principe qu'ils observaient du reste très rigoureusement eux-mêmes, nous leur racontions volontiers les anecdotes de Kamiesch qui étaient parvenues jusqu'à nous. Nous devions leur laisser croire que nous n'étions pas malheureux et que nous trouvions, en dehors de notre service, toutes les distractions dont ils supposaient que les Français ne pouvaient pas se passer. Ils ont connu plus tard la vérité à l'égard des qualités de résignation qu'ils ne soupçonnaient pas dans notre nature. Nous avons également admiré, depuis, les beaux exemples de stoïcisme et de devoir donnés par les officiers russes à leurs soldats qu'ils ne quittaient jamais et qu'ils couvraient d'une sollicitude de tous les instants.

C'est ainsi que nous avons appris les uns et les autres à nous connaître et à nous estimer. Si jamais nous marchons côte à côte sur les champs de

bataille, nous ne serons pas des inconnus, momentanément alliés par la politique, mais souvent divisés par les caractères et les sentiments. Chacun d'eux et de nous saura ce qu'il peut attendre de ses frères d'armes.

Dans nos conversations il était rarement question des événements militaires, et nous ne parlions jamais du dernier motifant l'armistice — auquel nous assistions. — Nous avons beaucoup apprécié à cette époque le tact avec lequel les officiers russes évitaient de dire quoi que ce soit de nature à faire naître des réflexions désagréables ou à provoquer des propos gênants.

Cette qualité que nous revendiquons aussi, et à juste titre pour notre race française, était très générale chez nos ennemis de cette époque ; nous l'apprécions d'autant plus aujourd'hui que nous ne l'avons pas rencontrée chez nos adversaires de 1870.

Nos causeries étaient parfois interrompues par un incident attirant notre attention sur nos hommes, très peu émotionnés par leur lugubre besogne, et l'interrompant souvent pour boire et causer à l'aide de quelques mots n'appartenant à aucune langue, mais ayant la même signification pour les interlocuteurs. Les Français se croyaient obligés de parler très haut, comme à des sourds, en exécutant les pantomimes les plus expressives ; les Russes finirent par user des mêmes moyens, et ces scènes burlesques faisaient le bonheur de leurs officiers.

Ceux-ci nous vantaient la tournure vive et alerte de nos fantassins, leur bonne humeur, leur caractère enjoué, et ajoutaient que leurs hommes, quoique d'aspect plus lourd, avaient beaucoup des mêmes qualités. Nous ne manquions jamais d'exalter celles que nous avions pu apprécier nous-mêmes, et de les féliciter d'avoir en même temps en eux d'incomparables terrassiers, aussi braves qu'infatigables.

Quant à la gaieté dont parlaient les officiers, nous avons pu en juger par une série de plaisanteries qu'ils faisaient dans le but, disaient-ils, de faire rire aussi les Français. Ils lançaient de leurs bastions de vastes cerfs-volants ornés d'illustrations des plus fantaisistes, quand le vent soufflait d'une façon favorable pour les faire atterrir dans nos tranchées. Dans le même ordre d'idées, ils avaient peint un énorme panneau sur lequel était représenté un zouave embroché par un marin russe, puis avaient hissé cette prétendue œuvre d'art au sommet d'un mât d'un de leurs bastions où ils passaient pour perdre en moyenne deux cents



UNE ŒUVRE D'ART.

hommes par jour. Nous avions appelé la batterie du Zouave cette portion d'un ouvrage qui couvrait le faubourg de Karabelnaia; Nos artilleurs pointaient leurs pièces sur le tableau jusqu'à ce qu'il fût en morceaux, mais les artistes ne se lassaient pas d'en faire des copies qui reparaissaient sur le même point ou sur d'autres avec le même succès.

Les officiers russes nous ont dit combien cette plaisanterie avait amusé leurs hommes, mais nous sommes tentés de croire que son but plus sérieux était de diriger le feu de notre artillerie sur le panneau pour faciliter ailleurs la construction d'une batterie ou une agglomération de travailleurs.

Ces dispositions d'esprit, très générales dans les deux armées,

expliquent l'indifférence témoignée par tout le monde en présence des victimes, et les propos échangés pendant les armistices. Nous avons entendu souvent des oraisons funèbres de cette sorte: « Pauvre vieux! toi qui parlais toujours de ton congé, Mentschikoff vient de te le signer; tu n'auras pas le mal de mer! disait le brancardier qui venait de reconnaître un camarade parmi les victimes; monte dans le train, nous ne tarderons pas à te rejoindre. Au revoir! à bientôt... » Puis les conversations, interrompues par cet incident, reprenaient avec le même entrain et une complète insouciance de la lugubre besogne qui motivait l'armistice. Nos soldats reprenaient leur « Moscove bono, Francis bono, Englisch no bono... » avec les gestes complémentaires de ce langage étrange,



FEMMES RUSSSES AUX BASTIONS.

et nous continuions, entre officiers, nos échanges de questions sur nos distractions en dehors du service. Quel que fût le point de départ de notre conversation, il nous amenait à parler des femmes, ce qui arrive toujours dans une réunion d'hommes jeunes, particulièrement dans les conditions de chasteté qui leur était imposée, sans qu'ils fussent moralement liés par aucun vœu de ce genre. Nous avions lieu de penser que dans Sébastopol le beau sexe n'était pas exclusivement représenté par des cantinières comme il l'était sur les plateaux où nous campions; au commencement du siège, de notre observatoire français d'où l'on découvrait une partie de la ville, des officiers avaient aperçu des ombrelles à côté du cercle militaire; il n'en fallait pas plus pour faire travailler nos ardentes imaginations, nous convaincre que nos ennemis étaient mieux partagés que nous et que des femmes charmantes avaient accepté auprès d'eux la mission d'anges consolateurs. Nous les jalouions de cette vie idéale qui nous semblait réaliser nos rêves de jeunesse, puisqu'ils joignaient à la gloire de se battre pour la patrie, le bonheur de trouver après le combat les tendresses d'une femme aimée.

Dès les premiers jours du siège, nous avions appris qu'une certaine maison dominant la ville et dont les clochetons verts attiraient l'attention avait été signalée comme un pensionnat de jeunes filles; la consigne de la respecter pendant un mois, délai accordé pour son évacuation, ne fut jamais levée moralement pour nos artilleurs, et, bien qu'il fut expiré, ils ne pointèrent jamais leurs pièces sur elle, sans doute en souvenir des pensionnaires qui l'avaient habitée et se présentaient à leur imagination derrière ces façades blanches attirant tous les regards. Le fait est prouvé, car après d'effroyables bombardements, au moment de notre entrée dans Sébastopol, ses clochetons verts se profilaient encore sur le ciel, au milieu des incendies et des ruines de tous les monuments et des habitations de cette ville.

Nous avons la conviction, nous disaient beaucoup d'officiers Russes, que vous ne prendrez jamais Sébastopol; vous, messieurs, vous avez l'espoir du contraire, par conséquent, il existe dans votre esprit l'idée d'un terme plus ou moins éloigné à vos misères, à vos privations, et d'un retour dans votre patrie. Vous êtes beaucoup plus heureux que nous qui nous sentons ravis à nos murailles jusqu'au jour où les alliés, après s'être tant

de fois heurtés contre elles, se décideront à lever le siège.

Ceux qui nous parlaient ainsi connaissaient à fond l'importance des ouvrages de Sébastopol; ils avaient foi dans les magnifiques qualités de leur armée et dans les chefs aussi instruits que braves, chargés de la direction des travaux de défense.

Les marins de la flotte, incorporés dans l'armée de défense depuis qu'ils avaient coulé leurs vaisseaux, se présentaient en foule comme volontaires pour les sorties meurtrières exécutées à peu près pendant toutes les nuits, dans le but surtout d'enlever tout repos aux assiégeants en les forçant à une veille continuelle. Ces braves et intrépides marins, hôtes habituels du port de Sébastopol en temps de paix, doubaient leur patriotisme d'une ardeur légitime pour la défense de la famille et du foyer. Leurs femmes et leurs enfants travaillaient souvent à la construction des batteries, aidaient au transport des projectiles et du matériel, et aussi des vivres pour les hommes de service dans les bastions. On les retrouvait encore dans les ambulances pansant les blessés.

Longtemps avant que les officiers russes nous aient signalé ces dévouements de la part des compagnes de leurs vaillants marins, nous avions aperçu avec nos lorgnettes des femmes portant des gabions et des sacs à terre sur l'un des points culminants de la ville; d'autres y piochaient la terre, et dans cette sorte de fourmilière, si lointaine qu'elle fût, on pouvait distinguer des visages et des tournures de femmes jeunes. Leur activité redoublait dès que le feu cessait un peu; cependant nous avons su qu'elles avaient travaillé même pendant les périodes de bombardement, et que beaucoup avaient été victimes de leur dévouement. Dans son ouvrage, aussi remarquable par son impartialité que par les talents militaires qu'il révèle, le général Todleben a rendu aux femmes de Sébastopol l'honneur qu'elles méritent.

Nos braves et intrépides soldats de Sébastopol n'avaient pas la moindre animosité contre les Russes, et il était facile de voir que ceux-ci n'en témoignaient pas davantage. Il y avait, de part et d'autre, une grande curiosité à satisfaire, c'était de se connaître. Les nôtres disaient qu'ils voulaient voir de près et en plein jour « la binette » des Russes dont ils n'avaient encore aperçu que les grandes capotes grises et les casquettes plates. Les soldats ennemis traduisaient peut-être, dans un langage également imagé, leur désir d'approcher ces hommes qu'ils ne con-

naissaient que sous la dénomination de pantalons rouges. Tous avaient un secret désir de goûter un peu de ce que contenaient les gourdes et les bidons que les uns et les autres portaient en sautoir aussi précieusement que leurs gibernes. Les armistices leur

fournissaient cette occasion, en même temps que celle de bavarder, sans qu'il y eût à redouter de leur part la moindre révélation des secrets militaires. Ils se comprenaient peu, mais assez pour partager mutuellement les petits approvisionnements dont ils étaient munis. Les nôtres offraient des biscuits, du café, de l'eau-de-vie. Les Russes présentaient en échange, avec une certaine liqueur tenant le milieu entre l'eau-de-vie et le vitriol, un certain pain noir que nos soldats acceptaient par politesse, disaient-ils, mais

avec la plus grande répugnance. Ils formaient ainsi pendant les moments de repos, des groupes très intéressants dans lesquels régnait la plus touchante harmonie.

Les mêmes faits se reproduisaient dans les ouvrages où le sort des armes avait laissé entre nos mains des blessés et des prisonniers russes. Nous avons donc pu étudier de très près leurs caractères. Le soldat russe est doux, le plus généralement, patient, résigné, gai par moments et particulièrement religieux. Les blessés qui n'avaient pas la force d'accepter les témoignages de sympathie et d'y répondre, faisaient silencieusement le signe de la croix, et souvent mouraient en baisant les médailles bénites suspendues à leur cou.

Les artilleurs n'étaient jamais commandés pour le service des armistices, aussi profitaient-ils de cette suspension de feu pour réparer leurs embrasures et les épaulements des batteries. Les travaux de ce genre avaient été primitivement interdits pendant les armistices, mais ce règlement n'ayant pas été observé, fut rayé pour faire place à une liberté complète à cet égard. Elle fut particulièrement profitable aux Russes, en raison de la rapidité avec laquelle ils remuent la terre. Deux heures d'armistice leur suffisaient largement pour remettre en état tous les épaulements avariés. Ceux de nos artilleurs qui n'avaient pas de grands dégâts dans leurs batteries s'étendaient le long de leurs canons à l'ombre des brancards sanglants faisant partie du mobilier de nos tranchées, et pouvaient enfin jouir du bonheur si ardemment souhaité de dormir tranquillement pendant deux heures.

Les Russes nous questionnaient souvent sur notre théâtre des zouaves établi sur le plateau d'Inkermann.

Ils n'avaient rien organisé de semblable dans Sébastopol, où leur théâtre était brûlé depuis longtemps — d'ailleurs ils n'auraient certainement pas trouvé, pour recruter leur troupe, les éléments fournis à profusion par nos soldats. L'entrain et le goût pour jouer la comédie, organiser et monter des théâtres

partout sont bien particuliers à notre race, puisqu'on trouve ces mêmes dispositions chez des jeunes gens recrutés dans toute la France. On qualifie à tort de la dénomination de Parisiens ceux de nos soldats réputés dans nos camps par leur esprit en même

temps que par leur gaieté au milieu des drames les plus émouvants n'ayant rien de commun avec ceux du théâtre. La consommation d'acteurs qui s'est faite devant Sébastopol le prouve assez, car tous les Parisiens disséminés dans nos régiments n'auraient pas suffi pour combler les vides produits dans la troupe des acteurs d'Inkermann par les combats incessants. L'affiche portait à chaque instant « relâche, en attendant le remplacement de plusieurs de nos premiers sujets tués à l'ennemi après la représentation du... » Nos

pères jouaient la comédie dans les grottes de Caprera, d'où l'on remontait souvent acteurs ou spectateurs morts de faim pendant la représentation. Les officiers russes sollicitaient de nous les vieux programmes illustrés que nous avions conservés et leur imagination avait peine à leur montrer comment certains zouaves arrivaient à se transformer en femmes charmantes pour se conformer aux exigences de leurs rôles.

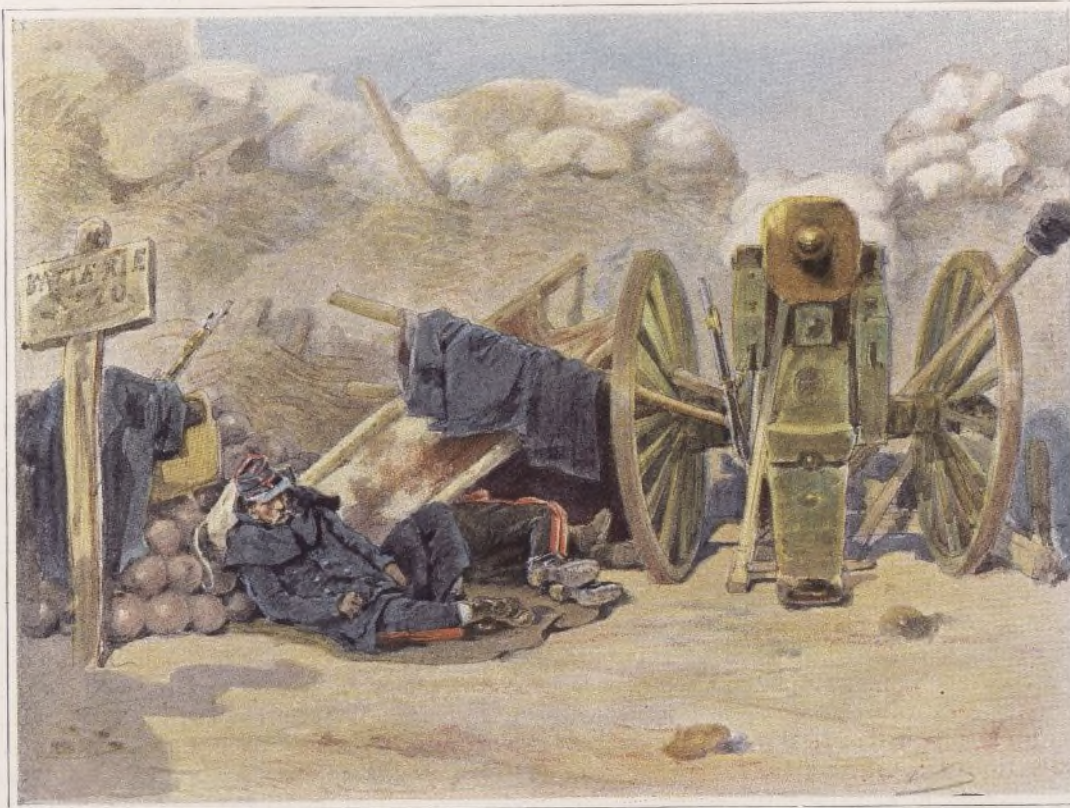
« Le garde à vous » répété sur toute la ligne annonçait que l'armistice allait prendre fin. C'était le moment pour nous tous de regagner nos ouvrages avancés, car, au bout d'un temps reconnu suffisant, les drapeaux blancs étaient enlevés et le feu recommençait de chaque côté avec une intensité des plus grandes. Fusils et canons avaient été chargés pour ce moment, qui ressemblait assez à la période des bombardements. Quelques-uns de ceux qui venaient de se serrer la main n'existaient déjà plus et les horribles conséquences de la guerre se renouvelaient si

souvent qu'il était rare de retrouver une seconde fois pendant les armistices les officiers dont nos relations de deux heures nous avaient fait presque des amis.

Le grand armistice de deux mois, pendant lequel ont été discutés les préliminaires de la paix, nous a encore permis d'avoir quelques relations avec les Russes, mais elles ont été plus multipliées du côté de notre corps d'observation et de nos avant-postes dans la vallée de Baïdar. Quelques officiers russes ont poussé depuis là des pointes jusqu'aux camps

d'Inkermann ou du Clocheton, où nous les avons accueillis fraternellement, mais, à l'exception de quelques très jeunes gens, ils ne traversaient pas la rade pour aborder ce côté sud de Sébastopol, dont nous étions maîtres malgré les prodiges de valeur qu'ils avaient accomplis pour le défendre.

Nous devions de même observer la plus grande réserve dans nos rares visites chez eux dans leurs forteresses du nord, d'où ils n'avaient cessé de tirer jusqu'à l'armistice sur la partie de la ville que nous occupions. Les officiers russes étaient égale-



REPOS DES ARTILLEURS.



AU PIANO.

ment bien peu nombreux dans la plaine de la Tcherniaïa, où les Anglais avaient organisé des courses absolument semblables à celles d'Epsom ou de Longchamps. Le général en chef Luders avait décliné leur invitation, car il n'accompagnait pas la charmante personne qu'on nous a désignée comme sa fille et qui attirait beaucoup l'attention. Cette fête anglaise n'a pas eu de succès et n'a amené aucun rapprochement, ce qui était à prévoir, car les Russes savaient alors que les Anglais poussaient le plus possible à la reprise des hostilités.

Les armistices ne nous ont pas fourni seuls les occasions de connaître et d'apprécier le caractère des Russes; après l'assaut du Mamelon-Vert, le 7 juin, quelques-uns de leurs officiers sont restés entre nos mains, et dans cette circonstance ils n'ont pu nous cacher leurs misères, comme ils s'efforçaient de le faire dans leurs conversations.

Le jour de l'assaut, le 8 septembre, un lieutenant du 9^e bataillon de chasseurs à pied fut bousculé dans une embrasure en essayant de la franchir. L'artilleur, qui l'avait frappé de son écouvillon, se précipitait pour l'achever au moment où un capitaine russe lui saisit le bras. — « Ne tuez pas ce brave officier, il est mon prisonnier. » En roulant dans le fossé notre camarade s'était aperçu qu'il n'avait derrière lui que des cadavres et entendait partout sonner la retraite.

« Je n'ai jamais eu la prétention de prendre Sébastopol à moi seul, ni même le bastion central, dit-il simplement, en pressant la main que lui offrait l'officier russe. »

Notre ami, qui ne tarda pas à être échangé, nous a raconté ses impressions de captivité depuis le moment où l'officier russe lui a sauvé la vie. Pendant cette fin de journée d'une lutte à outrance sur Malakoff et d'un feu terrible ouvert par les alliés sur les ouvrages d'où ils avaient été repoussés, il dut rester dans le bastion central. La protection des officiers lui fut nécessaire, surtout quand arriva l'ordre de la retraite motivée par notre occupation définitive de l'ouvrage, entraînant l'évacuation de la ville. Ce coup fut d'autant plus foudroyant pour les défenseurs des remparts de gauche qu'ils étaient non seulement remplis d'espoir, mais très convaincus que le succès final resterait de leur côté.

Ils pouvaient se faire à cet égard des illusions très acceptables en raison de leur succès aux attaques de gauche où ils venaient de repousser trois assauts. Quelques-uns des bataillons massés dans le bastion du mâit qui n'était plus menacé allaient partir pour contribuer au retour offensif sur ce seul point où nous avions réussi. D'autres allaient assurer la conservation du grand Redan, où les Anglais avaient été repoussés deux fois.

Les Russes chantaient victoire à 4 heures et dans les abris encombrés de blessés on entendait des voix joyeuses se mêlant aux râles des agonisants. Parmi les objets retirés des abris, un piano dont l'un des pieds avait été coupé par un projectile attira particulièrement l'attention de l'officier français. La présence de cet instrument était bien inexplicable en pareil lieu et contrastait singulièrement avec tous ces engins de mort

dont il était entouré. Notre camarade apprit qu'il appartenait à un officier d'artillerie tué par le dernier bombardement. L'artiste, condamné comme tant d'autres à ne pas quitter sa batterie, avait fait apporter dans son abri son cher instrument, qui lui procurait quelques instants de distraction. Nous eûmes plus tard l'occasion de retrouver ce piano, dont les touches vibraient alors sous les jolis doigts de la charmante femme de notre

gouverneur de Sébastopol, le général Bazaine. Un soldat de la légion étrangère l'avait réparé et en avait fait hommage à cette belle créature que nous avons tant admirée. Elle rappelait souvent avec émotion que ce piano avait procuré à un officier russe les dernières joies de ce monde, mais nous ajouterons que celui-ci eût ressenti la plus grande de toutes s'il avait pu prévoir la destinée de son compagnon de casemate.

Cet instrument avait accompagné peut-être les chants que nous entendions pendant les nuits calmes et que le vent du nord nous apportait assez distinctement pour en apprécier l'harmonie. Nous percevions aussi le rythme doux et triste des cantiques slaves chantés par des soldats russes. C'était à l'heure des prières, quand les popes venaient bénir les batteries ou les troupes commandées pour une sortie.

Nous avons pu constater que l'existence des Russes dans leurs bastions était bien différente de la nôtre dans nos tranchées; la menace continuelle des assauts et le bombardement incessant de Sébastopol obligeaient officiers et soldats à y vivre presque en tout temps. Leurs idées religieuses s'y traduisaient à chaque pas par des petites chapelles accrochées dans les batteries placées sous la protection de saint Vladimir, le patron des soldats. C'est là qu'ils priaient en commun, c'est aussi dans ces ouvrages qu'a été célébrée en grande pompe la fête de Pâques, conformément aux usages des Russes. Cette solennité empruntait un caractère particulier au milieu de ce Sébastopol criblé jour et nuit de projectiles. Par une délicatesse qui ferait le plus grand honneur au général Canrobert s'il ne les avait pas toutes, le bombardement projeté fut fixé au lendemain pour ne pas gêner les Russes dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Le général en chef a simplement mis à l'ordre : que la date du bombardement général projeté était fixée au lendemain de Pâques pour laisser nos ennemis célébrer ce grand jour avec la pompe usitée en Russie. Il n'en fallait pas plus pour faire naître un de ces armistices tacites engendrés si souvent pendant le siège par l'esprit chevaleresque qui caractérise les deux peuples.

Dès le commencement de la journée, pendant les premiers offices à l'église de sainte Catherine, les Russes ayant cessé de tirer et n'entendant pas notre canon, ne doutèrent pas un instant de nos intentions et se portèrent dans leurs bastions pour y continuer les prières et les réjouissances d'usage. Nous avons le droit d'être fiers de l'hommage rendu à cet égard par l'un des plus éminents témoins : le général Todleben.

Dans son ouvrage sur la défense de Sébastopol, l'illustre

écrivain a donné la relation de la fête de Pâques (chapitre xxix, page 106, tome II) et a écrit :

« Les troupes qui se trouvaient dans les fortifications se livrèrent également à de ferventes prières; il semblait que toute proximité de danger eût été oubliée. Quelques détonations lointaines du côté des Anglais, à de rares intervalles, rappelaient seulement que la grande solennité de la chrétienté se passait dans une ville assiégée. Les femmes et les enfants s'étaient rendus dans les bastions; dans l'après-midi des groupes joyeux s'y réunirent, chantant, dansant et se di-

vertissant. La journée se passa joyeusement et dans une parfaite tranquillité, les Français ne tirèrent pas un seul coup de canon... le lendemain les habitants de Sébastopol furent réveillés par un tonnerre foudroyant, c'était le signal de l'ouverture du second bombardement. »

TEXTE ET ILLUSTRATIONS DE A. QUESNAY DE BEAUREPAIRE.



LES POPES.

J.-C. BOQUET

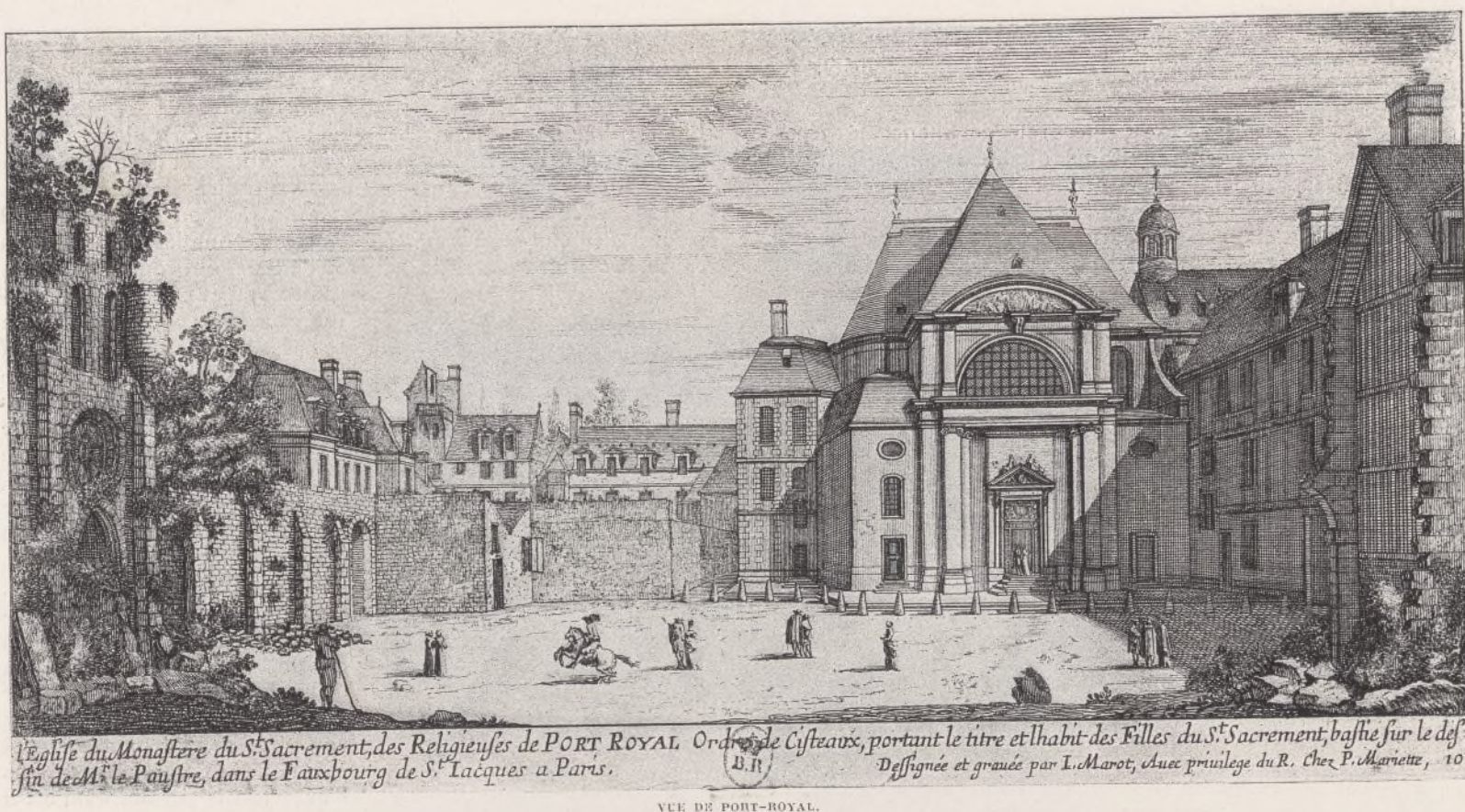


Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.

Copyright 1894 by Boussod, Valadon & Co.

ABANDONNÉE

Ayuntamiento de Madrid



L'Eglise du Monastere du S^t Sacrement, des Religieuses de PORT ROYAL. Ordre de Cisterciens, portant le titre et l'habit des Filles du S^t Sacrement, bâtie sur le débris de M^{le} le Pausire, dans le Fauxbourg de S^t Jacques a Paris. Dessignée et gravée par L. Marot, Avec privilege du R. Chez P. Marotte, 10

VUE DE PORT-ROYAL.

Une Prison sous la Terreur

PORT-LIBRE

PAR C. D'ARJUZON

« Le 4 frimaire an II, écrit M. d'Arjuzon (24 novembre 1793), la Convention fit paraître un décret qui ordonnait l'arrestation des ci-devant receveurs généraux et la révision de leurs comptes.

« Cette nouvelle, qui me parvint à ma terre de Louye, ne me troubla en aucune façon : bien loin d'être redevable à la Nation de quoi que ce fût, je me trouvais en avance, sur ma recette, de près de 100,000 francs que j'avais prélevés sur ma propre fortune, en outre de la finance de ma charge qui était déposée au Trésor public.

« Un simple exposé des faits devait suffire, me semblait-il, pour assurer ma liberté. Fort de mon innocence, je résolus de me rendre sur le champ à Paris. »

Un certificat de *civisme* lui était indispensable : M. d'Arjuzon, généralement aimé et respecté des habitants de la commune de Louye qu'il faisait vivre, l'obtint sans difficulté. Il était ainsi conçu :

« Le citoyen Gabriel-Thomas-Marie d'Arjuzon, âgé de 32 ans, taille de 5 pieds 7 pouces, cheveux et sourcils châtain, yeux bleus, front haut, etc., a toujours fait preuve de patriotisme, a rempli avec plaisir tous les devoirs auxquels un bon citoyen est tenu envers sa patrie et enfin a mérité l'estime et l'amitié de ses concitoyens ».

« Que j'étais loin, dit-il, de prévoir les désastres qui m'attendaient à mon arrivée dans la capitale ! Faute de clefs, les membres du Comité révolutionnaire venus, le sabre à la main, afin de faire une visite domiciliaire dans mon hôtel (rue d'Aguesseau), avaient enfoncé les portes et mis tous mes gens en arrestation pour avoir vendu par mon ordre, et afin de subvenir à un emprunt forcé, une partie de mon argenterie. »

En vain M. d'Arjuzon multiplie les démarches pour faire relâcher ses domestiques : avant d'avoir rien obtenu, il est traduit lui-même devant le tribunal d'accaparement pour trois pains de sucre et une balle de café entamée trouvée dans sa demeure au cours de la perquisition et il est accusé d'« avoir méchamment et dans des intentions révolutionnaires, accaparé des denrées ».

Les accapareurs, on le sait, étaient punis de mort et il suffisait, pour être considéré comme tels, d'avoir gardé en réserve quelques provisions de bouche sans en avoir fait la déclaration dans les vingt-quatre heures qui avaient suivi la promulgation du décret. Il était en outre prescrit d'exposer ses denrées en vente par petits lots et de les livrer à tout chaland d'après le tarif du *maximum* qui n'équivalait pas au sixième de leur valeur.

« La gravité de ma situation était extrême, je pouvais fort bien être envoyé pour ce fait à l'échafaud, sans autre forme de procès. J'échappai à la guillotine comme par miracle et l'on se contenta de me mettre en prison. Deux gardiens chargés de me conduire à Port-Royal, désigné pour le lieu de ma détention, me firent monter dans une voiture qu'ils conduisirent d'abord rue d'Agues-

seau, afin que je pusse prendre du linge et quelques effets. J'emportai pour toute bibliothèque le recueil des Fables de La Fontaine, que je considère comme le livre de morale le meilleur et le plus concis... »

« Mon petit paquet achevé, nous remontâmes dans notre véhicule, qui nous transporta rue de la Bourbe. Sur le frontispice de l'ancienne abbaye, devant laquelle nous descendîmes, on pouvait lire ces mots écrits en grosses lettres : *Port-Libre, prison d'Etat* ! N'était-ce pas une cruelle ironie que le premier de ces noms fût attaché précisément à une maison de détention ! La lourde porte s'ouvrit, nous entrâmes, puis elle retomba pesamment derrière nous avec un bruit lugubre qui me glaça, et je me demandai avec angoisse si j'en repasserais jamais le seuil ».

L'abbaye de Port-Royal, située rue de la Bourbe, non loin de l'Observatoire, avait été transformée, au début de la Révolution, en prison préventive ; depuis elle mérita, comme ses pareilles, le surnom d'*antichambre de la guillotine*, suivant l'expression tristement pittoresque dont se servait alors le peuple. « L'on ne comptait, dit un prisonnier, de jour heureux que celui où l'on ne venait chercher personne ! »

A ne considérer que les apparences, Port-Libre avait un aspect moins rébarbatif que les autres maisons de son espèce. Au moins y était-on en bon air et non loin de la campagne, que l'on apercevait par les fenêtres sans barreaux. L'ancien cimetière des religieuses avait été converti en un promenoir désigné sous le nom de Jardin du Cloître, pour le distinguer de deux autres, dits des Palissades et de l'Acacia. Tandis que dans le premier les personnes en deuil se réunissaient pour mêler leurs larmes et échanger leurs douloureuses confidences, le second « était, dit un détenu, le rendez-vous de la gaieté ». On y faisait des parties de barres, ou bien l'on s'y retrouvait sur le banc de gazon, à l'ombre de l'acacia qui, plus d'une fois, eut le privilège d'inspirer la muse des poètes de Port-Libre.

Il consolait la peine, il rassurait la crainte,
Sous son feuillage on fut heureux...

« La prison était pleine de monde quand j'y arrivai ; outre les receveurs généraux que je connaissais presque tous et parmi lesquels je citerai : MM. de Bondy, de Foissy, de Chalandray, d'Aucour, Auguier, Marquet de Monbreton, Choart de Magny et cet infortuné Fougeret, qui allait être bientôt immolé et qu'accompagnaient sa femme et ses trois filles ; je vis là encore les fermiers généraux, anciens collègues de mon père, au nombre de vingt-sept, dont pas un ne devait échapper aux massacres de floréal ! »

M. d'Arjuzon n'apprit, sans doute, que plus tard la généreuse intervention de Gaudin (le futur duc de Gaëte) qu'il connaissait particulièrement et qui, par sa présence d'esprit et son énergie,

obtint que la cause des receveurs généraux des finances fût séparée de celle des fermiers généraux. En sa qualité de commissaire de la Trésorerie, Gaudin démontra au président du Comité des finances, que les charges des uns et des autres n'avaient entre elles aucun rapport, il reçut enfin de lui, après de longs débats, cette bienheureuse réponse : « Puisqu'il en est ainsi, va au bureau des procès-verbaux et efface les noms des receveurs généraux du décret rendu ce matin. » Voilà comment les receveurs généraux échappèrent, pour la plupart et à leur insu, au sort de leurs compagnons d'infortune.

« La prison comptait à mon arrivée plus de 500 détenus de tout rang, de tout sexe, de tout âge. Les femmes, les jeunes filles y étaient en grand nombre, apportant avec elles un parfum de grâce, d'élégance et le charme de leur parfaite éducation.

« La coquetterie, l'ambition, l'intrigue s'agitaient aussi entre ces murs, et la légèreté du caractère français ne perdant jamais entièrement ses droits, on trouvait moyen de s'amuser jusque sous les verrous.

« Chaque soir nous nous réunissions dans une grande pièce que l'on appelait le *salon*. Là chacun apportait sa lumière et les femmes s'établissaient autour d'une table ronde pour travailler à l'aiguille, tandis que les hommes causaient avec elles, ou bien leur faisaient la lecture ».

La société du faubourg Saint-Germain semble s'être donné rendez-vous dans le salon de Port-Libre : là règnent le bon ton, la politesse la plus exquise, une galanterie toute chevaleresque. Les femmes parées avec recherche y sont l'objet d'un véritable culte et les hommes qui n'ont d'autres préoccupations que de leur plaire, les entourent de soins et de prévenances, composent des romances en leur honneur et rivalisent de madrigaux agréablement tournés qu'elles acceptent le sourire aux lèvres.

Avant tout il faut être gai, ou du moins le paraître; avoir l'air sombre ou soucieux serait du plus mauvais goût et semblerait l'indice d'une conscience troublée. Cette société incroyablement légère et frivole, tout à fait étrangère au sentiment religieux, affiche, avec ostentation, le mépris de la mort. Chacun vit au jour le jour, confiant dans la bonté de sa cause, ou jouissant de son reste.

Le coup d'œil qu'offre ce salon est à la fois curieux et varié, les physionomies graves ou souriantes, imposantes ou mutines qui s'y succèdent, ont toutes leur intérêt.

Voici le président du grand Conseil : Aymar de Nicolaï, âgé de 67 ans, qui est accusé de « complicité dans les trames et complots du traître Capet et de Marie-Antoinette ». Ce qu'on ne peut lui pardonner surtout, c'est d'avoir écrit à la Reine, de lui avoir offert de la défendre devant le tribunal révolutionnaire, mettant à la servir tout son zèle et son dévouement : « Puissent l'un et l'autre, si vous daignez les accepter, vous obtenir la justice qui vous est due. » Une telle lettre devait le perdre, il le sait et témoigne néanmoins jusqu'à la fin d'une tranquillité, d'un sang-froid qui surprendront les plus stoïques. Un gendarme vient le chercher au milieu de son déjeuner pour le conduire au tribunal révolutionnaire. « C'est bon, dit-il, je sais ce que c'est, qu'on attende, » et il achève son repas.

Ce n'était pas qu'il conservât la moindre illusion sur le sort qui l'attendait. Depuis quelques jours il souffrait d'une douleur à l'épaule; on l'engageait à consulter le médecin : « Non, dit-il, ce n'est pas la peine, le mal est si près de la tête que l'une emportera l'autre. »

Voici maintenant un jeune ménage : le prince et la princesse de Saint-Mauris, que la main du bourreau va bientôt séparer. Le prince est poursuivi comme défenseur du Château des Tuileries dans lequel, en dépit de ses efforts, il ne parvint pas à pénétrer au 10 août. Comment, quelques mois plus tard, pourra-t-il, du fond de sa prison, être accusé de complicité dans une conspiration contre la vie de Robespierre ?

Le fait fut ainsi expliqué : Robespierre, conduit par Trial, acteur des Italiens, alla, dit-on, un soir, souper chez madame de Sainte-Amaranthe, laquelle recevait, avec sa fille, toute la société légère de l'époque. Il mangea copieusement, but plus encore, si

bien qu'à la fin de la soirée le vin et la bonne chère le rendirent expansif; il se départit de sa réserve habituelle et dévoila, devant ses auditeurs terrifiés, une partie de ses projets sanguinaires.

Le lendemain, Trial lui ayant reproché son imprudence, il résolut d'en étouffer les suites et imagina, pour les besoins de sa cause, la conspiration, dite du baron de Batz, qui coûta la vie, non

seulement aux Sainte-Amaranthe et à leurs convives, mais à tous les amis de ceux-ci parmi lesquels, avec le prince de Saint-Mauris, se trouvaient d'autres détenus de Port-Libre : le comte d'Hauteville (23 ans), le prince de Rohan-Rochefort (24 ans), Pierre de Laval-Montmorency (25 ans), les Sombreuil père et fils, etc.

Cinquante-quatre prévenus, associés par la plus étrange fantaisie judiciaire, comparaissent devant le tribunal de sang. L'un d'eux essaye bien de déclarer qu'il n'a pu prendre part à cette conspiration et demande la parole pour le démontrer. « Vous n'avez pas la parole, » lui est-il répondu. « Gendarmes, faites votre devoir ! » ajoute-t-on pour le faire taire.

Le tribunal décide qu'ils subiront la mort avec un appareil inusité; tous revêtiront le costume des assassins : la chemise rouge !

Certes, le spectacle ne sera pas banal : ces cinquante-quatre condamnés de tout âge et de toute condition, habillés de rouge, entassés pêle-mêle dans d'ignobles charrettes et, contraste piquant, se détachant au milieu d'eux, les Sainte-Amaranthe

mère et fille, ces triomphantes beautés dont le métier est de s'amuser et surtout d'amuser les autres, la tête rasée, le cou nu, les bras liés derrière le dos, marchant au supplice.

Un moment, la mise en scène manque de se trouver compromise : les bourreaux ont oublié les chemises rouges. Le funèbre cortège est formé, déjà il s'ébranle lorsque Fouquier-Tinville paraît et fait suspendre le départ. Il tient *au clou* de sa représentation. D'après son ordre, on confectionne, sur l'heure, des sacs en étoffe de serge rouge, et Fouquier s'assure lui-même que toutes les victimes en sont revêtues.

C'est ainsi couverts de la pourpre des martyrs que le prince de Saint-Mauris et ses compagnons vont à l'échafaud.

Si l'accusateur public a espéré les ridiculiser par cet accoutrement, son attente est déçue. La foule, immense ce jour-là, voit avec stupeur et dans un silence de mort ce lugubre défilé.

Voici les duchesses du Châtelet et de Gramont âgées, l'une de 62 ans, l'autre de 64, prévenues de correspondance contre-révolutionnaire, qui montent ensemble sur l'échafaud le 3 floréal.

Tous les âges sont représentés dans cette prison : Mademoiselle de Béthisy, fille du comte de ce nom, qui n'a que 17 ans, a déjà fait un rude apprentissage de la vie. Revenue d'émigration, déchargée de cette accusation par la Constituante, mais complètement privée de ressources, il lui a fallu embrasser les métiers les plus pénibles et les plus fatigants : être tour à tour blanchisseuse et couturière afin de pourvoir à sa subsistance.

Les souffrances et les privations n'ont pas altéré sa belle voix, qu'elle met de la meilleure grâce du monde au service de ses compagnons d'infortune, lesquels trouvent grand plaisir à lui faire chanter les romances que composent les poètes du lieu : Coittant, Emmery, Laval-Montmorency, Vigée, etc. Le jour de la fête de l'Etre suprême, elle pousse même la complaisance jusqu'à interpréter une sorte de prière en musique et le fait, assure-t-on, « avec beaucoup d'onction. »

Puis c'est le prince Victor de Broglie (37 ans), maréchal de camp, accusé par Carnot de n'avoir « oublié aucun des moyens que l'astuce, l'audace et l'intrigue pouvaient lui suggérer pour soulever l'armée et les autorités civiles contre l'Assemblée nationale et ses commissaires. »

Bien qu'informé des charges qui pèsent sur lui, il paraît jouir, en attendant la mort, d'une tranquillité d'esprit absolue. Son portrait en miniature vient d'être achevé, il l'offre à une amie, puis se retirant dans sa chambre avec Vigée pour terminer une lecture commencée : « L'heure approche, lui dit-il en



M. d'ARJUZON.

tirant sa montre, je ne sais si j'aurai le temps de vous écouter jusqu'au bout, mais n'importe, continuez toujours en attendant que l'on vienne me chercher. »

C'est le baron de Margueritte, ancien maire de Nîmes, et deux autres habitants de la même ville, que le tribunal révolutionnaire représente comme « les plus cruels fléaux dont l'existence ait jamais souillé la nature humaine, » comme « des monstres encore teints du sang des meilleurs citoyens de Nîmes ».

Il y a également le marquis de Villeneuve-Trans (54 ans), ancien lieutenant-colonel au régiment Royal-Roussillon, qui va se trouver englobé avec Paul Mezeray, ancien commis aux Fermes, Joseph Daigne, domestique du ci-devant comte de Luxembourg, et quelques autres, dans une prétendue conspiration à Port-Libre, laquelle reposera tout entière sur les rapports d'un nommé Cruau, sorte de mouton, chargé par un comité de délation de dénoncer au tribunal les aristocrates et les contre-révolutionnaires. La délation est une institution civique.

A Port-Libre, six espions, prisonniers en apparence, partagent les mêmes chambres, les mêmes repas que leurs victimes, de façon à ce que celles-ci se livrent à eux sans méfiance. C'est ainsi que l'infortuné marquis paie de sa tête cette phrase que l'on trouve pleine de sous-entendus menaçants : « Silence, aurait-il dit à ses compagnons, prenons bien garde que les b..... de sans-culottes sachent quelque chose, nous agirons quand il sera temps. »

Il y a le président Le Rebours (47 ans), qui sera jugé et condamné à mort avec quatre de ses collègues du Parlement de Paris et vingt-six membres du Parlement de Toulouse.

Pour cette imposante *fournée* de magistrats, la procédure sera expéditive : quelques-uns des prévenus adresseront à l'accusateur public des mémoires qui ne seront pas lus ; faute de témoins on s'en passera, et tous seront convaincus, à l'unanimité du jury, « de s'être déclarés les ennemis du peuple en provoquant, signant ou approuvant des écrits ou protestations tendant à allumer la guerre civile, dissoudre la représentation nationale et rétablir le despotisme ».

Encore un parlementaire : Etienne Pasquier (58 ans), ancien président de la Grande Chambre, père du futur chancelier de l'Empire, qui, se trouvant caché en sûreté, se livre volontairement dans la crainte que sa femme ne soit arrêtée à sa place.

En vain lui présente-t-on une chance de salut, en offrant de séparer sa cause de celle des autres membres du Parlement, il ne veut bénéficier d'aucune exception et refuse même d'en écouter la proposition.

Il se contente de lire un mémoire pour la justification commune et monte à l'échafaud avec ses collègues le 1^{er} floréal.

Il y a le vicomte de Saint-Priest (62 ans), intendant du Languedoc, compromis par une lettre de sa fille qui se plaignait du retour de l'Inquisition et des lois contre les prêtres, et par son frère l'ancien ministre, lequel avait « rapporté, prétendait-on, de Constantinople, un sabre avec lequel il se serait vanté de couper des têtes de patriotes ».

Il y a l'ancien garde des sceaux Hue de Miromesnil, vieillard de 70 ans, qui, tous les matins, se présente humblement, avec les autres détenus, pour recevoir les 50 sous qu'on lui alloue pour sa maigre pitance.

Qui vient si doucement,
Avec un air modeste ?
Sa vue inspire un nouveau sentiment,
Elle a je ne sais quoi qui me paraît céleste.

C'est mademoiselle Maurille de Sombreuil (26 ans), qui inspire ainsi le poète Emmery. Cette fille héroïque a conquis les sympathies et l'admiration de toute la maison ; on se répète avec attendrissement son histoire et Coittant en a même fait le thème d'une romance.

Chacun sait qu'au moment des massacres de septembre, elle se précipita au-devant des assassins qui, les mains rouges du sang

déjà versé, s'apprétaient encore à immoler son père, qu'elle se jeta à leurs pieds, les suppliant de prendre sa propre vie en échange de celle du vieillard, et que les meurtriers, interdits, stupéfaits d'un pareil dévouement, consentirent à lâcher leur proie.

Hélas ! Mademoiselle de Sombreuil n'a remporté là qu'une victoire éphémère ; quelques mois plus tard son père, l'ancien

gouverneur des Invalides, et son frère aîné ex-capitaine de hussards, seront compris dans la conspiration fictive du baron de Batz et traduits devant le tribunal révolutionnaire.

Vainement Mademoiselle de Sombreuil écrira en leur faveur une lettre suppliante à Fouché-Tinville ; vainement elle lui dira : « Je réponds sur ma tête de leur entière innocence, » ils n'en seront pas moins condamnés à mort et exécutés le 29 prairial an II.

Voici encore des jeunes filles : Mesdemoiselles de Fougeret.

Tout me donne à penser que ce
[sont les trois grâces !]

dit en parlant d'elles le poète déjà cité.

Toutes trois belles et aimables, à force de prières et de supplications, ont obtenu de rejoindre en prison un père qu'elles adorent, et font l'ornement en même temps que la gaieté du salon.

Dans quelques jours, des cris déchirants glaceront d'effroi toute la maison, l'on s'informera et l'on apprendra que M. de Fougeret vient d'être exécuté. « Votre père est tué ! »

dira simplement à ses filles la mère affolée de douleur.

Au tribunal révolutionnaire, le jury eut à répondre à cette question posée au sujet de M. de Fougeret, qualifié de « tiran et oppresseur du peuple » : « Celui dont chaque partie du corps est un monument de honte, doit-il survivre à la génération (*sic*) qui s'opère ? La réponse ne saurait être négative ».

Le poète Emmery continue à passer successivement en revue, dans la pièce de vers intitulée : *Promenade*, toutes les beautés, tous les talents qui l'entourent :

Je distingue Diane à sa taille élégante !

flatteuse comparaison à l'adresse de Madame de Châteaugiron.

Daphnis a des lèvres de rose,
Dorine a le minois fripon ;
Adèle montre un pied mignon,
Lolotte est une fleur à peine éclose !

Il n'a garde d'oublier personne, et surtout pas la comtesse de Beaufort, plus connue, comme auteur, sous le nom de comtesse d'Hautpoul, dont les romans et les poésies jouirent d'une certaine vogue pendant le premier Empire. Celle-ci

Fait retentir l'écho
Des doux sons de sa muse tendre.

Séparée de son enfant qu'on lui a enlevé peu de jours après son entrée en prison, elle éprouve le besoin de bercer sa peine en la racontant dans le rythme cadencé des vers que l'on applaudira le soir au salon.

Quand je te pressais dans mes bras
J'oubliais le poids de mes chaînes,
Ton sourire écartait mes peines,
Le bonheur errait sur tes pas.

Ce sont presque tous les noms de l'Armorial qu'il faudrait citer : le comte de Thiers, commandant de la province de Bretagne ; le marquis de Ferrière, le comte et la comtesse de Bar, le marquis de Foucault, le vicomte de Ségur, MM. de l'Epinay, de Tolozan, d'Armaillé, de Maillé, de Villers, de Sainte-Marie, de la Guibourgère, de Mesgrigny, celui-ci n'a que 15 ans. Monsieur et Madame de la Valette, Monsieur et Madame de Moncrief et leur fils ; la famille d'Aubigny, Monseigneur de Bausset, évêque d'Alais, le chevalier de Florian, la blonde et belle Madame de Simiane l'amie de La Fayette, Madame de Mazarin, que son grand âge (84 ans) ne met pas à l'abri du soupçon, la marquise de Tourzel, son fils et sa fille Pauline ; Madame d'Outremont et



MADAME D'ARJUZON.

ses deux filles; Mesdames de Sabran, de La Rochefoucauld, d'Hénin, de Berne, de Malherbes, d'Adhémar née de Bouthillier, de Labourdonnay, de Gasville, etc., etc.

Ce salon, aristocratique, spirituel et élégant, excite la verve poétique de Coittant, le plus joyeux des captifs qui, traîné de prison en prison sans connaître seulement les motifs de son arrestation, n'a rien perdu pour cela de sa bonne humeur.

Que l'on en juge par cette romance :

LE SALON DE PORT-LIBRE

(Air du Vaudeville des *Visitandines*)

Dans ce salon point de parure,
Ni d'ornement que la beauté,
Sortant des mains de la nature,
Riche de sa simplicité (*bis*).
On n'y rencontre aucune glace.
On ne s'y mire qu'en ses yeux,
Et chacun de nous est heureux
De pouvoir y prendre une place.
D'un côté vous voyez le sage
De la lecture s'occuper;
De l'autre le jeune et bel âge
Rire, causer et travailler (*bis*).
C'est près de vous belle jeunesse,
C'est au milieu de votre cour,
Que se tient l'assise d'amour
Et l'école de la tendresse.

Si notre âme est émerveillée
Par un aussi riant tableau
Qui nous retrace la veillée
D'un ancien ci-devant château (*bis*).
Mères sages autant qu'affables
Cela ne peut vous alarmer,
On donne l'exemple d'aimer
Quand on est comme vous aimables.

D'autres fois l'on variait les distractions.

« Nous jouions la comédie, car il y avait beaucoup d'artistes à Port-Libre, ou bien l'on donnait des concerts dont le baron de Widerspach faisait les délices avec sa *virole*, sur laquelle il s'accompagnait en chantant. Mais ce que nous faisions le plus volontiers, c'étaient des vers ou bien des bouts rimés, jeu dans lequel plusieurs d'entre nous excellaient. »

C'était le passe-temps favori de Pierre de Laval-Montmorency, que sa joyeuse insouciance gardait de tout pressentiment funèbre.

Tous, on va le voir, semblent s'entendre pour célébrer les *joies* de la captivité.

BOUTS RIMÉS DE LAVAL-MONTMORENCY

Au fond de la prison est encore le.... *plaisir*
L'amour peut éclairer notre sombre.... *loisir*
Ce dieu toujours enfant et rarement.... *fidèle*
D'un seul de ses regards soumet un cœur.... *rebelle*
Il dispense aux mortels la joie et la.... *douleur*
Des maux les plus cruels il adoucit.... *l'aigreur*
Mais il tourmente aussi le couple qu'il.... *amuse*
Et sourit dans les airs du succès de sa.... *ruse*.

Un soir, Vigée, frère de Madame Lebrun, rivalisant d'habileté avec Laval-Montmorency, remplit ainsi les mêmes rimes proposées par les femmes, qui devaient couronner le vainqueur de ce tournoi poétique.

BOUTS RIMÉS DE VIGÉE

Un songe sous vos traits m'offrait le doux.... *plaisir*
Je m'approche, le vois, le contemple à.... *loisir*
A mes vœux, m'écriai-je, oh ! ne sois point.... *rebelle*
Je porte une âme pure, un cœur tendre et.... *fidèle*
Dans les lieux où je suis en proie à la.... *douleur*
Par grâce de mes maux daigne adoucir.... *l'aigreur*
Je m'éveille, l'amour ainsi de nous s'.... *amuse*
Et son plus grand bienfait souvent cache une.... *ruse*.

Tous les arts étaient représentés à Port-Libre :

Hubert-Robert, ancien élève de l'école de Rome, incarcéré pour avoir négligé de renouveler sa carte de citoyen, n'en conservait pas moins toute son énergie et son activité. Quand il ne pouvait se procurer des toiles, il s'amusait à peindre dans le fond des grossières assiettes, sur les tables et les dossiers des chaises de la prison. Il trouva cependant moyen, pendant ses dix mois de captivité à Sainte-Pélagie et à Port-Libre, de faire trente-trois tableaux et une infinité de dessins qu'il distribua, comme souvenirs, autour de lui. Madame de Tourzel reçut, pour sa part, deux dessins allégoriques que nous reproduisons dans les pages suivantes, l'« Entrée à Port-Libre » et « la Délivrance », où les prisonniers sont représentés par des oiseaux captifs auxquels une main secourable ouvre la porte de leur cage.

« Parmi les prisonnières, dit M. d'Arjuzon, il en était une qui m'inspirait à la fois beaucoup de respect et de pitié. Elle se

nommait Madame Hosten, était créole de Saint-Domingue et femme d'un lieutenant-colonel, chevalier de Saint-Louis. Chaque jour elle était visitée par sa fille, Mademoiselle Pascalie Hosten, belle et intéressante personne de 18 ans qui, moyennant une forte somme d'argent, avait pu obtenir que le concierge Hasly lui donnât une carte pour pénétrer dans la prison. Quelque temps qu'il fit, qu'il y eût ou non des troubles dans la rue, on la voyait arriver régulièrement à la même heure à Port-Libre.

« Sa jeunesse et son sourire semblaient alors éclairer la triste cellule de sa mère, et y apportaient comme un rayon de bonheur.

« Madame Hosten n'était pas pour moi absolument une inconnue : à deux ou trois reprises, avant la Révolution, nous nous étions rencontrés dans les mêmes salons. Son air bon et intelligent, la distinction de ses manières, sa tristesse habituelle, tout en elle était fait pour attirer la déférence et la sympathie.

« Je saisis la première occasion de renouveler connaissance avec elle et, m'étant mis avec empressement à sa disposition, je fus assez heureux pour pouvoir lui rendre quelques légers services ».

M. d'Arjuzon apprit alors que M. Hosten avait été obligé de partir en juin 92 pour les colonies, afin de protéger les propriétés considérables qu'il y possédait et que les nègres, sans cesse soulevés depuis leur émancipation, menaçaient de saccager.

Quant à Madame Hosten, restée seule à Paris avec sa fille, elle avait été dénoncée au Comité de sûreté générale de la Convention par un inconnu qui l'accusait d'être « d'intelligence avec son mari « *présupposé émigré* » et « *chevalier du Poignard* », et qui signalait son hôtel comme un foyer d'intrigues et de conspiration royalistes. « Je déclare, concluait le délateur, qu'il a beaucoup d'argenterie, qu'il est aristocrate. »

Le Comité jugea à propos de récompenser cet *honnête citoyen* selon ses mérites. Il lui donna deux de ses membres pour l'assister dans sa besogne et l'envoya arrêter Madame Hosten, faire une perquisition dans son hôtel, rue Saint-Georges, et y apposer les scellés.

Amenée devant les commissaires et interrogée par eux, Madame Hosten déclare en vain que son mari, par le fait même qu'il était en Amérique à la date du 10 août 1792, n'a pu participer à la défense des Tuileries avec les prétendus chevaliers du Poignard, on ne tient pas compte de ses dénégations.

Passant alors à des attaques directes, on lui reproche « de ne pas professer des sentiments conformes à la Révolution », d'avoir « formé, chez elle, des rassemblements de gens suspects parmi lesquels on cite : M. de Merceron, son propre frère, conseiller au Parlement de Paris ; d'Epremesnil, l'ex-député de la noblesse, si populaire à la veille des Etats-Généraux ; d'Alainville, la comtesse de Beaufort, la marquise Lefranc de Pompignan, etc., etc., en tout une quinzaine de personnes qui ont été arrêtées dans son salon au mois d'avril précédent ».

Pendant que Madame Hosten se débat pour réfuter ces racontars malveillants que la haine grossit et dénature à plaisir, Mademoiselle Hosten ne s'attarde pas en lamentations stériles ; puisant, au contraire, dans le malheur une décision et une présence d'esprit surprenantes pour son âge, elle réunit, en toute hâte, trois témoins et court, avec eux, au Comité de surveillance, résolue à entreprendre, elle-même, la défense d'une cause aussi chère.

Comparaisant devant les membres du Comité, elle reprend avec sang-froid tous les chefs d'accusation qui pèsent sur sa mère ; puis, arrivant à la charge la plus lourde : « C'est à tort, déclare-t-elle, que la citoyenne Hosten a été suspectée de tenir des conciliabules ou assemblées nocturnes dans sa maison, tandis que la vérité est qu'elle n'a jamais reçu plus de deux personnes à la fois, encore ce sont les mêmes, lesquelles forment le fond de notre société et que cette société cesse tous les jours au plus tard à dix heures du soir. »

Elle fait ensuite certifier la vérité de ses assertions par ses témoins qui affirment, en outre, « avoir une parfaite connaissance de la bonne conduite des citoyennes Hosten mère et fille, lesquelles n'ont jamais fait preuve d'incivisme ».

Ces généreux efforts ne reçurent pas la récompense qui leur



M. DE MALESHERBES.



M. DE SAINT-PIERRE.

était due : la sûreté de la République une et indivisible exigeant, sans doute, que la douce et inoffensive Madame Hosten se trouvât sous les verrous, ordre fut donné de la conduire aux Madelonnettes.

Mais là, comme partout, la prison regorge de monde ; le concierge ayant refusé cette nouvelle pensionnaire, force est aux volontaires de la section de la mener ailleurs. C'est enfin à Port-Libre que la malheureuse femme vient échouer.

Toutes les péripéties de cette histoire firent sur M. d'Arjuzon une vive impression et son admiration pour Mademoiselle Hostens'en accrût encore. Bientôt il lui fut donné de se convaincre qu'à ce caractère viril s'alliait une âme féminine profondément sensible et compatissante : « M. de Malesherbes était des nôtres depuis quelque temps, dit-il. Peu de jours avant son exécution, nous nous étions tous rassemblés autour de lui, écoutant avec recueillement le récit qu'il nous faisait des derniers moments du Roi ; Mademoiselle Hosten, qui était présente, se mit à fondre en larmes et son émotion devint même si violente, que le généreux vieillard en fut lui-même tout attendri et qu'il s'efforça d'apaiser son chagrin... »

M. de Malesherbes se trouvait à Port-Libre avec sa sœur, la marquise de Sénozan ; son gendre et sa fille, Monsieur et Madame de Rosanbo ; sa petite-fille, Madame de Châteaubriand et le mari de celle-ci.

Il était arrivé un soir pendant que les prisonniers étaient réunis au salon. A la vue du noble défenseur de Louis XVI, qui s'avancait avec une dignité souriante suivi de toute sa famille, un silence respectueux s'établit aussitôt : toute l'assistance se leva d'un commun accord et s'inclina devant lui avec les marques de la plus profonde vénération. On s'empressa de le faire asseoir à une place d'honneur.

M. de Malesherbes remercia ses nouveaux compagnons avec une grâce tout aimable, puis reconnaissant un ami, il alla à lui la main tendue : « Vous le voyez, dit-il d'un ton enjoué, je me suis avisé sur mes vieux ans d'être un mauvais sujet et de me faire mettre en prison. »

M. de Malesherbes ne put sauver la tête de son gendre, M. de Rosanbo, dont il prit la défense devant le tribunal révolutionnaire et qui le précéda de trois jours à l'échafaud.

Madame de Rosanbo, tombée dans un état de prostration absolue depuis lors, ne reprit ses sens qu'à l'annonce de sa propre condamnation. Elle partit avec joie pour le supplice avec son père et sa fille « heureuse, disait-elle, de mourir avec eux et de rejoindre son mari ».

Jusqu'au pied de l'échafaud, M. de Malesherbes conserva la même sérénité mêlée d'une pointe d'ironie malicieuse. Condamné pour « avoir conspiré contre l'unité de la République ». « Encore si cela avait le sens commun ! » murmura-t-il en haussant dédaigneusement les épaules.

Lorsqu'il traversa la cour du Palais, les mains liées derrière le dos pour monter dans la fatale charrette, son pied heurta une pierre :

« Voilà qui est d'un fâcheux augure, à ma place un Romain rentrerait chez lui, » dit-il à son voisin.

A sa condamnation avait été associée la princesse Lubomirska, née Rozalie Chodkiewicz, âgée de 23 ans, qui disait avoir quitté la Pologne pour « respirer un air libre ! »

Pour « respirer l'air libre », elle avait aussi mal choisi son endroit que son moment ; comme elle avait fait à Versailles la

connaissance de la comtesse Du Barry, cela lui valut, sous la Terreur, d'être compromise dans le procès de celle-ci et internée à Port-Libre.

Elle s'y retrouva, bizarre coïncidence, avec le dénonciateur de la Du Barry, l'auteur aussi, par suite, de ses propres malheurs à elle.

C'était un nègre du Bengale, nommé Zamor, que la comtesse tint sur les fonts baptismaux avec le prince de Conti et qui, depuis l'âge de 10 ans, ne cessa d'être comblé de ses bontés. « Louis XV, dit Madame Campan, s'amusait assez souvent de ce petit sapajou, ayant fait la plaisanterie de le nommer gouverneur de Luciennes ; on lui donnait 3,000 francs de gratification annuelle ».

Pour prix de toutes ces grâces, cet homme, alors âgé de 31 ans, devenu employé au Comité de Salut public de Versailles, dénonça sa bienfaitrice et la poursuivit de sa haine jusqu'au pied de l'échafaud.

On eût pu croire que tant de zèle mettrait Zamor à l'abri des persécutions révolutionnaires ; il n'en fut rien : son brillant passé l'avait rendu suspect aux yeux des sans-culottes qui jugèrent plus prudent de s'assurer de sa personne et de l'écraser comme « élève de la Du Barry ».

Quant à la princesse Lubomirska, s'il lui est resté quelques illusions sur son sort, elles sont promptement dissipées lorsque lui arrive son acte d'accusation dressé par Fouquier-Tinville, où se lisent ces lignes menaçantes : « On la voit liée (la princesse) avec la prostituée et la conspiratrice Du Barry. Une lettre écrite par cette prétendue princesse à cette courtisane, au mois d'août dernier, avec le style de l'ironie quand elle parle de la majesté du peuple français, prouve qu'elle était initiée dans les complots qui se formaient en faveur d'Antoinette, au moment où elle était détenue à la Conciergerie. »

La lettre incriminée est jointe au dossier. En voici les passages saillants, qui sont soulignés sur le manuscrit original :

« ... Je ne vous dirai rien de bien intéressant sur les nouvelles du jour. La fête qui a eut lieu hier rappelle singulièrement la majesté du peuple. »

« La Reine est encore à la Conciergerie, il est faux qu'on aye le projet de la ramener au Temple. Cependant je suis tranquille sur son compte ».

« Preuve évidente, remarque Fouquier, qu'elle comptait sur le succès des trames formées alors par l'archiduchesse d'Autriche pour l'arracher des bras de la justice et lui assurer l'impunité de ses crimes. »

« Adieu, Madame, ainsi se termine la lettre, permettez-moi de vous embrasser d'après mon cœur, c'est-à-dire avec un culte, un délire dignes de ce que vous inspirez et de ce que je sens. »

Ma petite baise vos belles mains. »

L'infortunée est terrifiée par cette lecture, elle ne songeait plus à cette correspondance, la croyait anéantie. Par quelle fatalité cette lettre a-t-elle été conservée ? Pourquoi est-elle tombée entre les mains de l'accusateur public !... Il faut à tout prix essayer d'égayer les soupçons ; la lettre, fort heureusement, n'est pas signée ; la princesse risque donc une dénégation.

« Citoyen (fait-elle écrire par une main amie le matin même du jugement), en relisant mon acte d'accusation, j'ai eu lieu d'être surprise d'être confondue avec une personne qui n'a de commun avec moi que la ressem-



blance du nom que je porte. Je demande donc, citoyen, un répit de quelques jours pour constanté (*sic*) mon innocence et prouver à des juges éclairés que je ne suis pas indigne de leur intérêt.

Salut et fraternité.

ALEXANDRE LUBOMIRSKA. »

Malheureusement le tribunal possédait une seconde lettre, dûment signée celle-là, que l'on confronta avec la première et qui servit à établir que l'écriture de l'une et de l'autre, se trou-

férée à la prison de l'Evêché, sorte d'hôpital où les soins donnés aux malades n'ont d'autre but que de les mettre en état de subir leur condamnation.

Il n'y a plus que ce moyen d'obtenir un sursis; gagner du temps, voilà l'essentiel! C'est ainsi qu'elle escompte les chances les plus improbables de sauver sa tête.

L'on croit pouvoir encore, mais sans certitude absolue, suivre les traces de la princesse Lubomirska à l'Evêché. C'est elle, semble-t-il, que le prisonnier Doucet-Suriny désigne dans la belle

étrangère qui, supposée enceinte, « frémissait chaque jour que son état ne fût constaté ».

Le prince de la Trémouille (il était abbé, mais pas encore tonsuré), détenu également, « ému de sensibilité sans doute », résolu de la sauver par tous les moyens possibles, et lui persuada de tenter que cette supercherie pût devenir une réalité.

Mais il fallait se concerter, se voir sans témoins et rien ne se pouvait faire sans l'assentiment du porte-clefs. Comment gagner ses bonnes grâces et le décider à ouvrir une pièce devant laquelle hommes et femmes passaient chaque jour pour se rendre au jardin? Le prince offrit jusqu'à mille écus, tout l'argent qui lui restait, mais le cerbère demeura inébranlable et courut raconter ces tentatives à Fouquier-Tinville.

Le lendemain, le prince de la Trémouille n'existait plus et la pièce suivante anéantissait jusqu'à la dernière espérance de l'infortunée princesse :

Certificat relatif à la prétendue grossesse de Madame Lubomirska :

« Nous soussignés, officiers de santé du tribunal révolutionnaire, assistés de la citoyenne Prioux, sage-femme, sur la réquisition du citoyen Dumas, président du tribunal, avons examiné le plus scrupuleusement possible la nommée Lubomirska, détenue au ci-devant archevêché pour constater si elle est enceinte; notre examen ne nous a fourni aucun *signe* ni *symptôme* de grossesse. En conséquence, nous jugeons qu'elle n'est pas enceinte.

« Paris, ce 12 messidor l'an 2^e de la République une et indivisible.

« Signé: ENGUCHARD, médecin.

« MAURY.

« Veuve PRIOUX. »

A ce certificat est jointe cette note éloquent dans son lugubre laconisme :

« Le tribunal révolutionnaire, en la chambre du Conseil, par jugement du 12 messidor, ordonne que le jugement du 3 floréal, rendu contre Rozalie Chodkiervick (*sic*), sera exécuté dans le jour. »

L'infortunée avait prolongé sa vie de 69 jours!...

La respectable sœur de M. de Malesherbes, qui ne partagea pas la condamnation de son frère, put, pendant les dix-huit jours qui suivirent l'exécution, se croire oubliée au fond de la prison de Port-Libre.

Mais le tribunal révolutionnaire, qui veille à ce qu'aucune de ses proies ne lui échappe, réserve à la marquise de Sénozan le suprême honneur d'accompagner à l'échafaud l'angélique Madame Elisabeth, sœur du roi. Toutes deux, ainsi que leurs compagnes et leurs compagnons, montrèrent, en face de la mort, un courage, une élévation dignes des premiers chrétiens.

A défaut de prêtre, la sainte princesse, transfigurée par une foi ardente, remplit auprès des femmes, comme auprès des hommes qui l'entourent, un véritable apostolat. Elle les exhorte à faire généreusement à Dieu le sacrifice de leur vie, soutient l'énergie chancelante de quelques-uns, dirige leurs cœurs et leurs pensées vers le Ciel!



HUBERT ROBERT. — CAPTIVUS CAPTIVITATIS.

vant identique, elles étaient toutes deux l'œuvre de la même personne.

La princesse y offrait ses services à Madame Du Barry :

« Je ne viens que d'apprendre, Madame, et votre retour à Luciennes et l'injuste persécution que l'on vous fait éprouver, l'un m'eut fait volé sur les ailes de l'amitié, l'autre m'autorise, Madame, à vous demander comme une faveur de pouvoir vous être utile, etc., etc.

« Adieu, Madame, j'attends avec une impatience digne de l'intérêt que vous inspirez, la réponse que vous voudriez m'accorder pour me rendre aussitôt auprès de vous.

« ALEX. PRINCESSE LUBOMIRSKA. »

Devant l'évidence, il n'y a plus qu'à s'incliner, toute résistance est désormais impossible : la princesse s'entend condamner à mort avec M. de Malesherbes, ci-dessus nommé, et sa famille, avec d'Epremesnil, l'ami de Madame Hosten, et sept autres personnes.

Mais la malheureuse femme, qui ne se résigne pas aussi facilement que ses compagnons à faire le sacrifice de sa vie, cherche, dans sa détresse, à s'accrocher à la dernière planche de salut qui lui reste, si fragile soit-elle.

La loi révolutionnaire épargne momentanément les femmes enceintes; eh bien! elle se dira grosse et, comme telle, sera trans-

Madame de Sénozan se trouve encore, par l'effet du hasard, réunie jusque dans la sinistre charrette, la *bière des vivants*, comme l'appelle Barrère, à Madame Elisabeth, qui s'entretient avec elle et avec la marquise de Crussol d'Amboise pendant tout le temps du funèbre trajet.

On arrive place de la Révolution : la princesse descend la première, toujours digne et sereine, les autres victimes la suivent et se rangent au pied de la guillotine.

Le lugubre appel des condamnés retentit, c'est Madame de Crussol d'Amboise qui sera suppliciée la première.

Elle se lève, s'incline profondément devant la sœur de Louis XVI : « Ah ! Madame, si Votre Altesse Royale daignait m'embrasser, je serais au comble de mes vœux. » — « Bien volontiers, répond la princesse, et de tout mon cœur. »

La marquise de Sénozan et les autres femmes obtiennent la même faveur avant de gravir les degrés de l'échafaud, et les hommes baisent la main de la royale victime.

Madame Elisabeth, qui doit mourir la dernière et qui voit sans trouble tomber successivement vingt-trois têtes, ne cesse pendant tout le temps du sanglant sacrifice de réciter le *De Profundis*.

Son tour venu, elle se lève pour être plus vite prête à l'appel du bourreau et va, le visage rayonnant d'une joie toute céleste, recevoir le baptême de sang qui doit lui assurer la couronne des élus, seule récompense vraiment digne de son édifiante et sainte existence.

« Cependant le temps passait et mon procès s'instruisait, » dit M. d'Arjuzon.

En effet, il ne s'agissait plus pour lui de café ni de pains de sucre, mais de faits bien autrement graves.

« Mon acte d'accusation portait que j'avais été « d'intelligence avec le roi et la reine » quand je faisais partie de la garde nationale. « Quinze jours avant le départ du Roy pour Varennes, y « peut-on lire, il voulut donner sa « démission (de commandant de « bataillon) et l'on ne voulut pas « la recevoir. Le jour du départ « du tyran il vint au Comité civil, « la donna définitivement et par « tit pour sa terre. » On lui reprochait, en outre, d'être « au mieux avec les suspects » et de « manquer de confiance envers les sans-culottes. »

Fils de fermier général, receveur général lui-même sous l'ancien régime, à quels dangers n'était-il pas exposé!...

« N'ayant rien à me reprocher, je ne perdais pas un seul jour ma tranquillité d'esprit. Malgré ce que ma situation avait d'alarmant, je la considérais avec une certaine insouciance quant à ce qui me concernait personnellement, du moins.

« Ce calme, je le dus en grande partie à un tendre sentiment qui prit alors possession de mon cœur et qui m'absorba au point de m'empêcher de voir les précipices dont j'étais entouré. »

Comment prévoir que, dans une pareille demeure, le prisonnier rencontrerait celle qui allait faire le charme de son existence en devenant la compagne de sa vie !

« Etrange effet de la destinée ! s'écrie-t-il ; c'est dans cette maison, sur ce sol épineux que le germe de mon bonheur s'est développé. »

Un simple incident déterminait cette nouvelle orientation donnée à son cœur et à toutes ses pensées.

« Il était impossible, dit-il, de rien voir de plus touchant que le dévouement infatigable de Mademoiselle Hosten, qu'aucun obstacle ne rebutait jamais et qui, depuis l'entrée de sa mère à Port-Libre, n'avait pas manqué un seul jour de venir la visiter.

« Je m'intéressais de loin à cette jeune fille, admirant son

courage, sa bonne grâce, sa piété filiale, mais je la connaissais fort peu, n'ayant eu jusqu'alors l'occasion de n'échanger avec elle que des saluts et quelques propos insignifiants.

« Un jour que je revenais du salon dans ma chambre (nous circulions encore assez facilement, nos portes n'étant fermées qu'au loquet) et que je passais devant le guichet qui nous séparait du logement des femmes, j'entendis dans le couloir d'entrée le bruit d'une altercation accompagnée de sanglots étouffés. Le geôlier, homme brutal, presque féroce, parlait très haut et avec



HUBERT ROBERT. — CARCERE TANDEM APERTO.

colère à une femme qui paraissait le supplier en pleurant.

« J'entr'ouvris avec précaution la porte qui donnait sur ce couloir, car la voix de cette femme, une voix jeune, presque enfantine, ne me semblait pas inconnue et me troublait singulièrement.

« Je regardai, sans me montrer, ce qui se passait et je vis Mademoiselle Hosten en larmes, qui conjurait cet homme de lui laisser faire à sa mère sa visite quotidienne, tandis que le misérable, par un caprice cruel, lui barrait le passage et lui déclarait brutalement qu'elle n'entrerait pas!...

« Malgré l'indignation qui me suffoqua à cette vue, j'eus la force de me contenir et, comme par bonheur le geôlier me tournait le dos et que Mademoiselle Hosten se trouvait précisément en face de moi, je ne tardai pas à en être aperçu.

« Plaçant aussitôt un doigt sur mes lèvres pour lui recommander de ne pas trahir ma présence, je lui fis des yeux un signe qu'elle comprit à l'instant.

« Elle feignit de se résigner avec effort et de renoncer à sa visite. Comme elle faisait mine de s'en retourner, le geôlier, ne se doutant pas du petit manège qui avait eu lieu derrière lui, la quitta brusquement et s'éloigna en grondant.

« Nous écoutâmes le bruit de ses pas se perdre au loin ; il

ouvrit une porte, la laissa retomber avec fracas, puis plus rien... nous étions seuls !

« Je m'avançai alors vers la jeune fille et lui dis que, connaissant les détours de la maison, je pourrais, si elle voulait me le permettre, la conduire chez Madame Hosten sans que le geôlier en sût rien.

« Pour toute réponse elle leva vers moi des yeux encore humides de pleurs, dans lesquels se peignait toute sa reconnaissance.

« Je pris alors avec émotion le bras de l'amie que le ciel me destinait et je la conduisis sur le sein de sa mère. Jamais cette scène attendrissante ne s'effacera de mon cœur...

« A partir de ce jour mes relations avec Madame Hosten et sa fille devinrent plus fréquentes, et grâce à cette intimité nous apprîmes, cette dernière et moi, à nous connaître davantage... Mademoiselle Hosten me traita avec amitié, nous causâmes souvent ensemble et elle s'ouvrit à moi avec abandon et confiance. Je fus à même d'apprécier toutes ses vertus, sa douceur, son naturel charmant, son esprit si fin, ses talents sans prétention. Dès lors ma destinée fut fixée et je m'attachai à elle pour toujours. »

Le 22 pluviôse, an II, la Convention décréta que les receveurs généraux détenus à Port-Libre seraient renvoyés en état d'arrestation avec deux gardes, chacun dans son domicile respectif à Paris, pour travailler à sa comptabilité et la soumettre à l'examen du comité des finances.

Grande fut la désolation à Port-Libre le jour de leur départ : les indigents perdaient des bienfaiteurs et la plupart de ceux qui sortaient laissaient derrière eux des êtres tendrement aimés. M. d'Arjuzon était de ce nombre, mais il allait emporter de cette triste demeure une suprême consolation : la veille du départ et pendant la dernière entrevue que les deux jeunes gens devaient avoir en prison ils se fiancèrent l'un à l'autre sous les yeux de Madame Hosten, que cette scène, dans un pareil lieu et dans des circonstances aussi cruelles, impressionnait profondément et qui leur donna en pleurant sa bénédiction.

Un nouveau décret de la Convention paru le 27 germinal, força peu après Mademoiselle Hosten à s'éloigner de Paris ; elle en fut au désespoir et dut se retirer, avec une de ses tantes, chez M. de Lieutaud, à Massy, près d'Antony, tandis que M. d'Arjuzon demeurait prisonnier dans son hôtel, rue d'Aguesseau. « Mes gardes ne me quittaient ni jour ni nuit, et cette continuelle présence, jointe aux préoccupations dont j'étais accablé, empêchait que je pusse me livrer à aucun travail. Heureusement j'eus

la bonne fortune de tomber sur des gendarmes d'humeur assez accommodante, et comme ils s'ennuyaient fort de rester ainsi des journées entières enfermés dans ma maison, j'obtins d'eux aisément qu'ils me conduisissent quelquefois à Massy, ce qui me procurait le bonheur de passer quelques douces heures auprès de ma fiancée. »

Bien des années plus tard M. d'Arjuzon, qui conserva toujours une mémoire extraordinairement fidèle, rappelait les souvenirs qui se rattachaient à cette époque de sa vie et, s'étonnant lui-même de ce qu'il racontait, disait que plusieurs fois il proposa à ses gardiens d'aller au théâtre ; ceux-ci, enchantés de cette occasion de s'amuser, acceptaient avec empressement, et tous trois, prisonnier et gendarmes, faisaient ensemble une partie de spectacle.

Il était jeune alors et, après les longues et tristes années qui venaient de s'écouler, M. d'Arjuzon éprouvait le besoin de faire diversion aux horreurs dont il avait été témoin et d'oublier pendant quelques instants les dangers qui le menaçaient encore.

L'heure de l'expiation sonna enfin pour les criminels qui tenaient la France terrorisée sous leur sanglante dictature.

« J'entraîne Robespierre, Robespierre me suit ! » s'était écrié Danton, tandis qu'on le trainait au supplice.

Quatre mois ne s'étaient pas écoulés que ces prophétiques paroles se réalisaient et que Robespierre montait à son tour sur l'échafaud. Robespierre disparu, les prisons se vidèrent peu à peu. Quant aux receveurs généraux détenus dans leurs propres demeures, ils durent, pour recouvrer leur liberté, attendre que le comité des finances eût statué sur leurs comptabilités.

« Enfin, écrivait M. d'Arjuzon, le 13 frimaire an III (3 novembre 1794), je viens d'obtenir ma liberté et la levée de mes scellés, ainsi qu'un *quitus* du comité de l'examen des comptes, qui atteste l'exactitude de l'administration de mon père et de la mienne... »

Il put alors être tout à son bonheur et ne se préoccupa plus que d'activer les préparatifs de son mariage avec Mademoiselle Hosten.

« La bénédiction nuptiale nous fut donnée par M. l'abbé de Goyon, grand vicaire de l'archevêque de Rennes, dans le salon de ma belle-mère, converti en chapelle pour la circonstance, le 9 floréal an III (28 avril 1795). »

C. d'ARJUZON.



M. D'ARJUZON DANS SA PRISON, PAR GARNIER.